

CHAIR

Marcus V.

FUSION

CHAIR

Par Marcus V.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : 03:00 - LE SAC BLEU	4
Chapitre 2 : L'ANATOMIE DU SILENCE	11
Chapitre 3 : CORPS ÉTRANGER	18
Chapitre 4 : SIMULACRE	27
Chapitre 5 : LE JOURNAL DES MORTS	34
Chapitre 6 : SORTIE DE ZONE	42
Chapitre 7 : DONNÉES SANGUINES	47
Chapitre 8 : LA PISTE DE L'EAU DE COLOGNE	54
Chapitre 9 : L'INTERROGATOIRE CHIRURGICAL	63
Chapitre 10 : L'ACIER ET LE VERRE	71
Chapitre 11 : PENTHOUSE	78
Chapitre 12 : LA MÉCANIQUE DE LA PEUR	86
Chapitre 13 : SECTION DES TENDONS	93
Chapitre 14 : RETOUR AU BOCAL	100
Chapitre 15 : LE POIDS DE LA CHAIR	111
Chapitre 16 : L'ÉPURATION	121
Chapitre 17 : DISSOLUTION FINALE	130
Chapitre 18 : 06:00 - CRÉMATION	136

Chapitre 1

03:00 - LE SAC BLEU

Le mercure stagne à deux degrés. Dans l'entrepôt de Pantin, l'air a le goût de la limaille de fer et de la mort froide. Elias attend. Il ne porte pas de montre. Il compte les battements de son propre poulx. Soixante par minute. Régulier. Mécanique.

À 02h58, les phares balayent le rideau de fer. Deux éclats brefs. Le code. Elias presse l'interrupteur. Le moteur électrique du rideau gémit dans le silence de la zone industrielle. Une Mercedes Sprinter blanche recule dans la travée numéro quatre. Pas de plaque d'immatriculation. Juste de la boue séchée sur le châssis.

Le conducteur descend. Un type nerveux. Trop de caféine. Trop peu de sommeil. Il ne salue pas. Il ouvre les portes arrière. Elias avance. Ses bottes en caoutchouc claquent sur le béton lissé. L'odeur de la viande de bœuf pendue aux crocs inox se mélange à celle de l'échappement du fourgon.

Le sac est là. Bleu. PVC renforcé. Fermeture Éclair à double curseur.

— C'est du lourd, lâche le chauffeur.

Elias ne répond pas. Il saisit la poignée supérieure. Il tire le corps sur le chariot en inox. Les roulettes grincent. Un son strident qui rebondit contre les murs de carrelage blanc. Elias pousse la charge vers l'ascenseur de service.

— À demain, dit le chauffeur.

Elias appuie sur le bouton. Les portes se referment. La descente commence. Sous-sol

moins deux. Le "Bocal".

L'ascenseur s'arrête avec une secousse. Les portes s'ouvrent sur un couloir éclairé par des néons fatigués. Un bourdonnement constant sature l'espace. Le transformateur. Elias pousse le chariot jusqu'au centre de la pièce. Ici, les murs sont piqués de rouille. Le sol penche vers un siphon central. L'eau y coule en permanence pour évacuer les résidus.

Il retire sa veste. Il enfle son tablier de polyuréthane noir. Les gants en nitrile montent jusqu'aux coudes. Il ajuste son masque filtrant. Les cartouches chimiques pèsent sur ses joues.

Elias prépare les cuves. Polyéthylène haute densité. Capacité : quatre cents litres. Il ouvre les vannes de l'acide chlorhydrique. Le liquide visqueux coule avec un glouglou sourd. Les vapeurs montent. Elles piquent les yeux malgré les lunettes de protection. Elias vérifie son arsenal sur le plateau : scalpels, scie circulaire à os, pinces de dissection. Des outils propres. Toujours.

Il se tourne vers le sac bleu.

Il saisit le curseur de la fermeture Éclair. Le métal résiste un instant. Puis il cède. Le bruit de la crémaillère déchire l'air filtré du Bocal. Elias écarte les bords du plastique.

La première chose qu'il voit, c'est la pâleur. Une peau de cire, vidée de son sang. Un homme jeune. La vingtaine. Les cheveux sont courts, coupés à la va-vite. Elias plonge ses mains gantées sous les aisselles pour extraire le corps. Il le bascule sur la table d'autopsie. Le cadavre est nu, à l'exception d'un boxer gris taché d'urine et de sueur.

Elias commence son examen. C'est le protocole. Identifier avant de dissoudre. Toujours savoir ce qu'on efface.

Il inspecte les mains. Ongles rongés jusqu'au sang. Traces de ponctions veineuses au creux des coudes. Un usager. Elias note mentalement les détails. Il saisit l'épaule gauche pour basculer le buste.

Le temps s'arrête.

Sur l'omoplate, un tatouage. Un phare. Des traits fins, un peu délavés. Le faisceau de lumière est gravé en jaune pâle. Elias connaît ce phare. Il l'a vu sur un dessin, il y a quinze ans. Sur une feuille de papier Canson, dans une cuisine lumineuse que le temps a fini par calciner.

Ses doigts ne tremblent pas. Pas encore. La discipline est une armure.

Elias tourne le visage du mort. La peau est froide. Le visage est émacié, marqué par la rue, par la faim, par le manque. Mais la structure osseuse est là. La mâchoire carrée. Le nez légèrement dévié à gauche. C'est Lucas.

Huit ans de silence. Huit ans de vide. Et maintenant, Lucas est un poids de soixante-douze kilos sur une table en inox.

Elias ferme les yeux trois secondes. Il respire l'air chimique de son masque. Puis il les rouvre. Le professionnel reprend le dessus. Le père reste à la porte du Bocal.

Il examine la nuque.

L'entrée est propre. Un petit trou circulaire. Bordure de brûlure. Le coup a été tiré à bout portant. Calibre 9mm. Elias suit la trajectoire avec une sonde métallique fine. La balle a traversé l'atlas, la première vertèbre cervicale. Elle a sectionné la moelle épinière instantanément. Mort immédiate. Pas de lutte. Pas de souffrance prolongée.

L'exécution est signée. Le Syndicat. Vogel ou l'un de ses chiens. Un travail de professionnel qui ne veut pas salir le tapis. Une balle, un sac, un balai.

Elias retire la sonde. Elle est tachée de liquide céphalo-rachidien.

Il observe le corps de son fils. Il devrait ressentir une déchirure. Un hurlement devrait monter dans sa gorge. Mais il n'y a que le froid. Une glace noire qui envahit ses veines. Son cerveau fonctionne comme un ordinateur balistique.

Lucas était un junkie. Un indicateur, probablement. Il a parlé. On l'a fait taire. On a envoyé le corps chez le meilleur préparateur du Triangle. Chez son propre père. L'ironie est une lame de rasoir.

Elias pose le scalpel. Il ne touchera pas à la poitrine. Pas encore.

Il descend le long du corps. Il examine l'abdomen. Il remarque une cicatrice récente. Une incision chirurgicale mal refermée, longue de cinq centimètres, sur le côté droit. Trop haute pour l'appendicite. Trop propre pour une bagarre.

Elias prend une pince hémostatique. Il écarte les lèvres de la plaie. Les fils de suture sont en nylon. Il les coupe un par un. Il plonge deux doigts dans l'ouverture. Ses gants glissent sur les tissus adipeux. Il sent quelque chose de dur. Un objet étranger coincé entre le foie et l'estomac.

Il tire doucement.

C'est un petit cylindre de plastique noir. Une capsule étanche. Lucas ne transportait pas de drogue. Il transportait une information.

Elias nettoie la capsule avec une compresse imbibée d'alcool. Il l'ouvre. À l'intérieur, une clé USB. Micro-modèle.

Le silence du Bocal devient oppressant. Le ronronnement des cuves d'acide ressemble désormais à un décompte.

03h22.

Le ramassage des résidus chimiques par le camion-citerne du Syndicat est prévu à 06h00. Dans moins de trois heures, ce sous-sol doit être vide. Nettoyé. Désinfecté.

Elias regarde le corps de Lucas. Le phare sur son épaule semble le fixer. Un appel dans la tempête.

Il ne dissoudra pas ce corps.

Elias se dirige vers le placard du fond. Il pousse les bidons de Javel. Derrière une plaque de contreplaqué, il récupère un coffret en métal. Il l'ouvre. Un Beretta 92FS. Deux chargeurs pleins. Un silencieux fileté.

Il vérifie la culasse. Le mouvement est fluide. Une cartouche monte dans la chambre.

Il ne pleure pas. Les larmes floutent la vision. Un tueur a besoin de précision.

Elias prend le sac bleu. Il remet Lucas à l'intérieur. Il referme la fermeture Éclair avec un geste presque tendre. Il charge le sac sur le chariot. Il ne va pas vers les cuves. Il va vers l'ascenseur.

Il va remonter.

Vogel aime l'eau de Cologne et les penthouses de verre. Il aime l'ordre. Il déteste les imprévus. Elias est l'imprévu ultime. L'automate vient de se détraquer. L'ouvrier de la mort dépose ses outils de nettoyage pour reprendre ses outils de travail.

Il éteint les néons du Bocal. L'obscurité avale les cuves d'acide.

Elias monte dans l'ascenseur. Le chariot grince.

La chasse commence à 03h30.

Dans l'entrepôt frigorifique, les carcasses de bœuf oscillent légèrement sous le souffle de la climatisation. Elles ressemblent à des spectres pendus au plafond. Elias traverse la nef de viande. Il ne regarde pas derrière lui.

Il arrive à la Mercedes Sprinter restée sur le parking intérieur. Le chauffeur dort, la tête contre la vitre. Elias frappe au carreau avec le canon du Beretta.

Le type sursaute. Ses yeux s'écarquillent. Il voit le flingue. Il voit le sac bleu sur le chariot.

— Ouvre le coffre, dit Elias. Sa voix est un murmure de papier de verre.

— Mais... qu'est-ce que tu fais ? Le patron a dit...

Elias appuie le canon contre la vitre.

— Le coffre. Maintenant.

Le chauffeur obéit. Ses mains tremblent sur le levier. Les portes arrière s'ouvrent. Elias balance le corps de Lucas à l'intérieur. Il monte côté passager.

— Roule, ordonne Elias.

— Où ça ?

— Chez Vogel.

Le chauffeur blanchit.

— Il va me tuer. Il va nous tuer tous les deux.

Elias tourne la tête vers lui. Ses yeux sont deux fentes de basalte.

— Il est déjà mort. Il ne le sait pas encore.

Le rideau de fer de l'entrepôt se lève. La fourgonnette s'élance dans les rues désertes de Pantin. La pluie commence à tomber. Fine. Acide. Elle lave le béton mais n'efface rien.

Elias serre la clé USB dans sa main gauche. Le Beretta repose sur sa cuisse droite.

Le compte à rebours est lancé. 06h00 est l'heure de la fin. Pour tout le monde.

Chapitre 2

L'ANATOMIE DU SILENCE

Le verrou de la porte blindée s'enclenche. Un bruit sec. Métal contre métal. Elias est seul avec le mort.

Le Bocal respire. Les pompes des cuves en polyéthylène ronronnent. Une vibration sourde dans la dalle de béton. L'air est saturé d'effluves de chlore et de putréfaction froide. Elias ne porte pas de masque. Il veut sentir l'odeur de son fils.

Lucas est allongé sur la table d'inox. Sous les néons, sa peau a la couleur du lait tourné. Le tatouage du phare ressort, noir, violent, sur l'épaule gauche. Une balise pour les naufragés. Lucas a coulé.

Elias s'approche. Ses bottes en caoutchouc couinent sur le carrelage humide. Il observe la rigueur cadavérique. Elle a commencé par la mâchoire. Elle gagne les membres. Le temps presse. À 06h00, le Syndicat attendra un rapport de dissolution. Elias regarde la cuve numéro 3. Cent litres d'acide chlorhydrique. Un bain de néant.

Il ne touchera pas aux vannes.

Il saisit le tuyau d'arrosage mural. Il ouvre l'eau froide. Le jet frappe le torse de Lucas. Le sang séché se dilue. Il coule en rigoles rosâtres vers le siphon central. Elias prend une éponge abrasive. Il frotte. Il nettoie la boue de la rue, la sueur de la peur, la crasse de la survie. Il lave son fils comme on lave un nouveau-né. Méthodiquement. Chirurgicalement.

Il prend un flacon de Bétadine. Le liquide ambré se répand sur la peau pâle. Elias

étaie la solution avec une compresse stérile. Il désinfecte un cadavre. L'absurdité du geste ne l'effleure pas. C'est une procédure. Un rituel de préparation.

Il s'arrête sur le cou. L'impact est net. Entrée par la nuque. Sortie inexistante. La balle est encore à l'intérieur.

Elias se tourne vers son plateau d'instruments. Ses doigts survolent l'acier froid. Il choisit une pince de Kocher. Longue. Dentelée. Un scalpel à lame numéro 11. Pointu. Précis.

Il incise. Le cuir chevelu résiste, puis cède. Un bruit de parchemin déchiré. Elias écarte les chairs. Il ne tremble pas. Ses émotions sont verrouillées dans une chambre forte, au fond de sa poitrine. Il cherche le plomb.

Une cuisine d'appartement miteux. Elias a trente ans. Lucas en a sept. Sur la table en formica, un lapin mort. La fourrure est grise. Les yeux sont vitreux. Elias tient la patte de l'animal. Lucas recule. Ses mains d'enfant se serrent contre son torse.

— Regarde bien, Lucas. Si tu coupes trop profond, tu crèves les viscères. L'amertume gâte la viande. Il faut suivre la ligne blanche. Toujours la ligne blanche.

Elias enfonce la lame sous la peau du cou. Il tire. La peau se décolle avec un sifflement humide. Lucas pâlit.

— Pourquoi on fait ça, papa ?

— Pour savoir ce qu'il y a dedans. Pour ne plus avoir peur de ce qui se cache sous la surface.

Elias revient au présent. Le sang noir, coagulé, s'écoule lentement de l'incision. Il plonge la pince de Kocher dans le canal de la blessure. Le métal racle contre une

vertèbre cervicale. Un frisson électrique remonte le long de son bras. Il cherche. Il tâtonne dans la soupe de tissus détruits.

Clac.

Le contact est solide. Elias verrouille la pince. Il tire. Lentement. La résistance est forte. Les fibres musculaires s'accrochent au projectile déformé. Il pivote la pince. Un centimètre. Deux.

Le morceau de plomb sort dans un bruit de succion. Elias le dépose dans une coupelle en inox.

9mm. Parabellum. Tête creuse. L'ogive s'est épanouie comme une fleur de mort. Elle a broyé la deuxième cervicale avant de s'arrêter contre la base du crâne. Signature classique. Efficacité industrielle. Vogel aime les choses propres.

Elias nettoie la coupelle. Il observe la balle. Elle est le dernier lien physique entre le tueur et la victime. Il la glisse dans la poche de son tablier de vinyle.

Il repose le scalpel. Ses yeux descendent vers l'abdomen de Lucas. Le ventre est légèrement distendu. Gaz de décomposition ? Non. Trop tôt. La rigidité n'est pas totale.

Elias pose sa main plate sur l'estomac de son fils. Il appuie. Une masse dure. Étrangère. Il connaît cette sensation. Les "mules" transportent des ovules de cocaïne. Mais Lucas avait décroché. Il n'était plus un transporteur. Il était un rat. Un informateur.

Elias reprend le scalpel. Il trace une ligne droite. Sternum. Pubis. L'ouverture en Y de l'autopsie. L'odeur s'échappe, plus acide, plus lourde. Il écarte les côtes avec un écarteur de Weitlaner.

Il atteint l'estomac. La paroi est rosâtre, marbrée. Il incise l'organe.

Pas de drogue. Un objet rectangulaire enveloppé dans du latex. Un préservatif noué.

Elias l'extrait avec les précautions d'un démineur. Il rince l'objet sous le jet d'eau. Il déchire le latex avec ses dents.

Une clé USB. Noire. Marque Lexar. 16 Go de secrets. Lucas n'était pas mort pour rien. Il portait sa propre condamnation à mort dans ses entrailles.

Elias serre la clé dans son poing. La douleur de l'arête de plastique contre sa paume est la seule chose qui lui rappelle qu'il est encore vivant.

Il regarde le corps ouvert de son fils. Le puzzle est incomplet. Il manque Vogel. Il manque la suite.

Il prend une aiguille courbe et du fil de nylon épais. Il recoud. Ses points sont larges, brutaux. Il n'a plus besoin de finesse. Il a besoin de solidité. Il ferme le ventre. Il ferme le cou.

Il enroule le corps de Lucas dans un drap propre. Pas dans un sac plastique. Un drap de coton blanc qu'il gardait dans son casier. Il sécurise le tout avec du ruban adhésif de chantier.

Il regarde sa montre. 03h20.

Le ramassage des résidus est à 06h00. Les hommes du Syndicat viendront vérifier les cuves. Ils trouveront l'acide intact et le Bocal vide.

Elias retire son tablier. Il enfle son blouson de cuir noir. Il vérifie son Beretta. Le

chargeur est plein. Quinze cartouches. Quinze prières pour les morts. Il engage une balle dans la chambre. Le clic de la culasse résonne contre les murs carrelés comme un verdict.

Il charge le corps sur le chariot de transport. Les roues grincent. Le bruit est insupportable dans le silence du sous-sol.

Il se dirige vers l'ascenseur de service. Il appuie sur le bouton. Les câbles gémissent.

Elias regarde une dernière fois le Bocal. Vingt ans de sa vie sont ici. Vingt ans à effacer les erreurs des autres. Ce soir, il commence la sienne.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent. Il pousse le chariot à l'intérieur.

Le trajet vers le quai de déchargement est une éternité de métal vibrant. Elias ne pense pas. Il planifie. Vogel habite un penthouse dans le 16ème. Un aquarium pour prédateur de luxe. Elias connaît le code du garage. Il connaît les horaires de la patrouille de sécurité. Il a passé sa vie à étudier les failles.

L'ascenseur s'arrête. Le froid de l'entrepôt le frappe au visage. 2°C.

Les carcasses de bœuf pendent aux rails, immobiles. Une forêt de chair pendue. Elias traverse la nef. Le grincement du chariot est le seul battement de cœur de ce bâtiment mort.

Il voit la Mercedes Sprinter. Elle attend sur le parking intérieur, moteur éteint. Le chauffeur, un gamin de vingt ans nommé Marco, a la tête renversée contre la vitre. Il dort.

Elias s'approche. Il ne range pas son arme. Il frappe au carreau avec le canon.

Le gamin sursaute. Ses yeux s'écarquillent sur le métal noir. Il voit le chariot. Il voit le drap blanc taché de Bétadine.

— Ouvre le coffre, dit Elias.

Sa voix n'est qu'un souffle. Froide comme la glace qui recouvre les tuyaux de refroidissement.

— Mais... qu'est-ce que tu fais, Elias ? Le patron a dit... l'acide... tout de suite...

Elias colle le canon contre le verre. La buée de la respiration de Marco s'évapore autour du point de pression.

— Le coffre. Maintenant.

Marco obéit. Ses doigts glissent sur les commandes. Les portes arrière s'ouvrent avec un claquement hydraulique. Elias bascule le corps de Lucas à l'intérieur. Le choc fait un bruit sourd. Un bruit de viande contre métal.

Elias monte côté passager. Il pose le Beretta sur sa cuisse.

— Roule.

— Où ça ? La voix du gamin tremble.

— Chez Vogel.

Marco blanchit. Sa main gauche agrippe le volant si fort que ses articulations craquent.

— Il va me tuer. Il va nous tuer tous les deux, Elias. Tu sais comment il est.

Elias tourne la tête. Ses yeux sont deux trous noirs. Pas de colère. Pas de haine. Juste une absence totale de lumière.

— Il est déjà mort, dit Elias. Il ne le sait pas encore.

Marco enclenche la première. La fourgonnette s'élance vers la sortie. Le rideau de fer de l'entrepôt se lève lentement.

Dehors, la pluie de Pantin tombe. Fine. Acide. Elle lave le béton mais n'efface rien.

Elias serre la clé USB dans sa main gauche. Le compte à rebours est lancé.

06h00 est l'heure de la fin. Pour tout le monde.

Chapitre 3

CORPS ÉTRANGER

La fourgonnette saute sur un nid-de-poule. Marco jure. Le moteur diesel de la Renault Master claque comme une mitrailleuse enrayée. À l'arrière, le silence est différent. C'est le silence de la viande.

Elias est accroupi sur le plancher métallique. L'espace est étroit. Il sent l'odeur de la Bétadine et du sang froid. Lucas est là. Allongé sur le dos. Ses yeux sont restés entrouverts. Ils fixent le plafond en tôle. Elias retire ses mains de ses poches. Ses doigts sont blancs. Exsangues. Il enfle une paire de gants en latex. Le bruit du plastique qui claque sur ses poignets résonne contre les parois.

Le véhicule tourne à gauche. Trop vite. Le corps de Lucas glisse de dix centimètres. Elias le stabilise d'une main sur l'épaule. Le contact est ferme. Le cadavre a commencé sa descente thermique. Il n'est plus un fils. Il est un dossier. Un objet encombrant qu'il faut traiter.

Elias pose sa main droite sur l'abdomen. Il palpe.

Ses doigts s'enfoncent dans la paroi abdominale. La souplesse disparaît. Au niveau de l'épigastre, sous le cartilage xiphoïde, Elias sent une résistance. Une masse cylindrique. Rigide. Trop régulière pour être une tumeur ou un organe dilaté.

Il attrape sa trousse en cuir posée près de sa cuisse. Il en sort un scalpel. Lame n°22. Acier inoxydable. Il vérifie l'éclairage. Une petite lampe frontale fixée sur son front. Le faisceau blanc découpe la peau de Lucas. Le tatouage de phare sur l'épaule semble vaciller sous la lumière.

— Qu'est-ce que tu fous derrière ? gueule Marco à travers la paroi de séparation.

Elias ne répond pas. Sa mâchoire se contracte. Un tic nerveux agite sa paupière gauche.

— Elias ! On arrive sur la bretelle. Tu m'écoutes ?

— Roule, dit Elias. Garde tes yeux sur la route.

Il pose la pointe du scalpel sur la ligne blanche de l'abdomen. Il appuie. La peau cède sans bruit. Un filet de sang sombre, presque noir, s'écoule. Il n'y a plus de pression artérielle. Elias travaille proprement. Il incise le derme, puis l'hypoderme. Les couches de graisse apparaissent. Jaunâtres. Granuleuses.

Il sectionne le péritoine. L'odeur s'échappe. Un mélange d'acide gastrique et de décomposition précoce. Elias ne fronce pas les sourcils. Il a respiré cette odeur pendant vingt ans. Elle est sa signature olfactive.

Il écarte les berges de la plaie avec ses doigts. Il plonge sa main gauche dans la cavité. C'est tiède. Une chaleur résiduelle qui s'évapore. Il cherche l'estomac. Ses doigts glissent sur les intestins. Il remonte. Il saisit la poche stomacale. La masse est là. À l'intérieur.

Il pratique une petite boutonnière dans la paroi de l'estomac. Le contenu se déverse. Des sucs gastriques. Rien d'autre. Lucas n'avait pas mangé depuis longtemps.

Elias insère deux doigts. Il pince l'objet. Il tire.

C'est une capsule en plastique transparent. Entourée de plusieurs couches de cellophane scellées au briquet. Un travail d'amateur, mais efficace. La capsule est

tachée de bile. Elias l'essuie sur le drap blanc qui recouvrait le corps.

Il déchire le plastique avec ses dents. Le cellophane résiste. Il finit par l'entailler au scalpel.

À l'intérieur, une clé USB. Noire. Marque Kingston. 64 Go.

Elias la fait rouler dans sa paume. Le métal froid contre le latex. Lucas n'était pas qu'une victime collatérale. On n'avale pas une clé USB pour le plaisir de la digestion. On la cache pour la protéger. Ou pour l'échanger.

— Elias, on est sur le périphérique. Y a des flics au niveau de la porte de la Chapelle.

Marco tape contre la vitre. Sa voix monte dans les aigus. La panique est un poison qui se propage vite.

Elias referme ses doigts sur la clé. Il regarde le visage de son fils. Les traits sont détendus. Presque sereins. La mort a effacé les traces de la drogue, les cernes de la paranoïa. Elias attrape une aiguille à suture et du fil de nylon dans sa trousse.

Il commence à recoudre. Point de surjet. Régulier. Militaire. Il ne veut pas que Lucas arrive chez Vogel les entrailles à l'air. Même les déchets méritent d'être emballés correctement avant d'être jetés au visage du client.

Le fil traverse la chair. *Schloup.* *Schloup.* Le rythme cardiaque d'Elias est lent. Trop lent. Sa main est une machine. Son cerveau est un ordinateur qui traite les données.

Une clé USB. Le Syndicat. Vogel. Un tir dans la nuque.

Les pièces s'emboîtent. Le phare sur l'épaule de Lucas. Il voulait éclairer quoi ? Quel

recoin sombre de l'organisation avait-il filmé ou copié ? Elias finit le dernier point. Il coupe le fil. Il nettoie la zone avec un tampon imbibé d'alcool.

Il se relève. Ses genoux craquent. Il range ses outils. Il retire ses gants, les retourne l'un dans l'autre, et les glisse dans une poche latérale de la camionnette.

Il s'installe sur le siège passager, à côté de Marco. Le gamin a les mains qui glissent sur le cuir du volant. Il transpire comme un bœuf à l'abattoir.

— Tu as fini tes conneries ? demande Marco sans le regarder.

Elias ne répond pas. Il sort son Beretta. Il vérifie la chambre. Une cartouche est engagée. Il remet l'arme sur sa cuisse. Il sort son téléphone portable. Un modèle jetable. Il fixe la clé USB.

— Pourquoi on va chez Vogel, Elias ? C'est un suicide. Il va appeler les renforts. On ne sortira jamais du penthouse.

— Vogel a tué mon fils, dit Elias.

Sa voix est un rasoir.

— Quoi ? Lucas ? C'était ton... putain... Elias, je savais pas. Je te jure. Je croyais que c'était juste un petit dealer de Pantin qui avait merdé.

— Il a merdé, confirme Elias. Il a cru qu'il pouvait jouer avec eux.

Il insère la clé USB dans l'adaptateur de son téléphone. L'écran s'allume. Une icône apparaît. "Disque amovible". Il clique.

Un seul dossier. Nommé "PHARE".

À l'intérieur, des fichiers PDF. Des scans de bordereaux de livraison. Des noms. Des dates. Elias fait défiler. Ce ne sont pas des drogues. Ce ne sont pas des armes.

Ce sont des listes de "déchets". Les corps que lui, Elias, a dissous ces cinq dernières années. Avec les dates exactes. Les lieux de ramassage. Les noms des clients. Le Syndicat tenait une comptabilité précise de l'horreur. Et Lucas l'avait volée.

Elias sent une pression dans sa poitrine. Pas de la tristesse. De la compréhension. Lucas ne voulait pas le dénoncer. Il voulait le protéger. Il voulait avoir un moyen de pression pour sortir son père de la cave. Pour l'emmener loin de l'odeur de Javel.

Il s'arrête sur le dernier fichier. Une vidéo.

Il n'appuie pas sur lecture. Pas maintenant. Pas ici.

— On arrive, dit Marco.

L'immeuble de Vogel se dresse devant eux. Une tour de verre et d'acier qui surplombe le canal de l'Ourcq. Le luxe au-dessus de la merde. Les lumières des appartements brillent comme des dents de loup.

— Gare-toi dans le parking souterrain, ordonne Elias. Utilise le badge de service.

— Elias, écoute...

Le Beretta remonte. Le canon se pose sur la tempe de Marco.

— Le badge, Marco.

Le gamin obéit. Il sort une carte magnétique. La barrière se lève. La fourgonnette

s'engouffre dans l'obscurité du parking. Le béton est gris. Les néons clignotent. C'est un décor familier. C'est ici que les choses finissent.

Elias range le téléphone dans sa poche intérieure. La clé USB est contre son cœur.

— Coupe le moteur.

Le silence revient. Plus lourd qu'avant. Elias regarde le rétroviseur. Il voit son propre reflet. Ses yeux sont vides. Il est déjà mort. Comme Lucas. Comme Vogel. La seule différence, c'est qu'il est encore mobile.

Il ouvre la portière. L'air du parking est saturé de gaz d'échappement.

— Qu'est-ce que je fais, moi ? demande Marco d'une voix tremblante.

Elias se tourne vers lui. Il sort un rouleau de ruban adhésif de sa poche.

— Tu m'aides à monter le colis, dit-il. Vogel attend une livraison. On ne va pas le faire attendre.

Elias retourne à l'arrière de la fourgonnette. Il ouvre les portes. Le corps de Lucas est là. Elias le saisit par les aisselles. Il est lourd. C'est le poids des regrets.

— Prends les pieds, Marco.

Marco hésite, puis obéit. Ils sortent le corps. Ils le posent sur un chariot de manutention qui traînait près d'un pilier. Elias recouvre Lucas avec une bâche en plastique noir. Il fixe le tout avec le ruban adhésif. Des gestes précis. Professionnels.

Il vérifie sa montre. 04h12.

Le compte à rebours continue. À 06h00, le monde doit être propre.

Elias appuie sur le bouton de l'ascenseur de service. Les portes s'ouvrent avec un gémissement métallique. Ils entrent avec le chariot. Le miroir de l'ascenseur reflète deux hommes et une masse noire.

Elias appuie sur le bouton du 22ème étage.

— Pourquoi tu as ouvert son ventre ? chuchote Marco dans le cube d'acier qui monte.

Elias regarde les chiffres défiler. 4... 5... 6...

— Pour voir ce qu'il avait dans le ventre, répond-il.

— Et ?

Elias ne répond pas. Il sent le Beretta dans sa ceinture. Il sent la clé USB dans sa poche.

— Il avait du courage, dit enfin Elias. Plus que moi.

L'ascenseur s'arrête. Un ding sonore. Les portes s'ouvrent sur un couloir moqueté. L'odeur de l'argent. Vogel est juste derrière cette porte en chêne massif.

Elias sort le Beretta. Il visse le silencieux sur le canon. Un mouvement fluide. Un tour de main appris dans les caves de Pantin.

— Reste derrière moi, Marco. Et essaie de ne pas vomir sur la moquette. Ça fait mauvais genre.

Elias avance. Le chariot roule sans bruit. Les roues en caoutchouc absorbent les

vibrations. Il s'arrête devant la porte 2201.

Il ne frappe pas. Il sort la carte magnétique qu'il a récupérée dans la poche de Lucas avant de recoudre. Lucas n'avait pas que la clé USB. Il avait aussi les clés du royaume.

Le voyant passe au vert. Le verrou s'efface.

Elias entre. Le salon est immense. Des baies vitrées donnent sur Paris. La ville est une grille de lumières jaunâtres. Au milieu de la pièce, un homme est assis dans un fauteuil en cuir blanc. Vogel. Il tient un verre de whisky. Il regarde la pluie tomber contre la vitre.

Il ne se retourne pas.

— Tu es en retard, Elias, dit Vogel. Le gamin était censé être déjà dissous.

Elias pousse le chariot jusqu'au milieu du tapis persan.

— Il y a eu un changement de programme, dit Elias.

Vogel se fige. Il reconnaît la voix. Ce n'est pas la voix de l'employé modèle. C'est la voix du scalpel.

Vogel tourne lentement son fauteuil. Son visage se décompose. Il voit le Beretta. Il voit la bâche noire. Il voit les yeux d'Elias.

— Elias... écoute... c'était un accident... le gamin, il...

Elias lève l'arme.

— On ne parle pas, dit-il. On nettoie.

Il sort la clé USB de sa poche et la pose sur la table basse en verre, juste à côté du verre de whisky de Vogel.

— On va regarder la vidéo ensemble, Vogel. Et après, je vais t'ouvrir. Pour voir si toi aussi, tu as quelque chose d'intéressant à l'intérieur.

Vogel tremble si fort que le glace s'entrechoque dans son verre. Elias sourit. C'est un mouvement de lèvres sec, sans joie. Un simple étirement de muscles.

Le chapitre 3 se termine ici. La chair est prête pour la découpe.

Chapitre 4

SIMULACRE

03h12.

Le néon du couloir claque trois fois avant de se stabiliser. Une lumière crue, chirurgicale. Elle tape sur le carrelage blanc. Elias ne regarde pas le cadavre de Lucas. Pas encore. Il regarde l'objectif de la caméra Bosch fixée au-dessus de la porte blindée. Elle balaie la pièce selon un arc de 120 degrés. Cycle de rotation : vingt-deux secondes. Temps d'arrêt aux extrémités : quatre secondes.

Elias connaît la cadence. Il l'a apprise par cœur en comptant ses pulsations cardiaques pendant vingt ans.

Il se déplace dans l'angle mort. Ses bottes en caoutchouc crissent sur le sol mouillé. Il atteint le boîtier de dérivation situé derrière la cuve de polyéthylène. Ses doigts manipulent un tournevis plat. Précis. Il court-circuite le signal vidéo. L'image sur le moniteur du poste de garde doit se figer sur une boucle de trente secondes. Un technicien verrait le saut d'image. Les gardes de nuit, eux, préfèrent leur café et leurs smartphones.

Elias a vingt minutes avant la prochaine ronde physique.

Il monte au rez-de-chaussée par l'escalier de service. L'air change. L'odeur de l'eau de Javel s'efface devant celle, massive, de la viande froide. L'entrepôt frigorifique. Température constante : 2°C.

Il traverse la "Cathédrale". Des centaines de carcasses de bœufs pendent à des crocs en inox. Elles oscillent légèrement, mues par le souffle des évaporateurs. Elias marche entre les rangées de muscles rouges et de graisses jaunâtres.

Il s'arrête devant le lot 402. Des porcs.

La densité osseuse du porc est proche de celle de l'homme. La réaction chimique sera similaire.

Il décroche deux demi-carcasses. Quatre-vingts kilos de bidoche. Il les jette sur un chariot en inox. Le métal résonne dans le silence de l'entrepôt. Elias ne tressaille pas. Il pousse le chariot vers l'ascenseur de charge. Les roues grincent. Il faudra huiler l'essieu demain. Si demain existe.

Retour au sous-sol. Le "Bocal".

Il déverse les carcasses de porc dans la cuve numéro 3. Le bruit est sourd. Mou. Il ajoute des morceaux de cuir récupérés dans l'atelier de découpe pour simuler les vêtements.

Maintenant, l'acide.

Elias saisit un bidon de vingt litres d'acide chlorhydrique fumant. Concentration : 30 %. Il porte un masque à cartouche. Le liquide coule. Une vapeur blanche s'élève immédiatement au contact de la matière organique. Les premières bulles crèvent la surface. Les protéines se rompent. Les tissus se liquéfient.

Elias ajuste le débit de l'extracteur d'air. Il le réduit au minimum. La fumée acide doit saturer la pièce. C'est son rideau de scène. Dans dix minutes, la visibilité sera nulle pour quiconque n'est pas équipé d'un masque thermique.

Il retourne vers le sac bleu. Lucas.

Il ouvre la fermeture Éclair. Le visage est cyanosé. La peau a pris une teinte cireuse, presque translucide. L'impact de balle dans la nuque est net. Un orifice d'entrée de

9mm. Pas d'orifice de sortie. La balle a ricoché contre la boîte crânienne. Elle a tout haché à l'intérieur.

Elias ne pleure pas. Ses glandes lacrymales sont sèches, brûlées par les vapeurs de chlore. Il prend un scalpel de type 4. Lame interchangeable. Il incise l'abdomen de son fils. Un geste sûr. Un trait vertical, de l'appendice xiphoïde au pubis.

Il écarte les tissus. Il cherche l'estomac. Il le sent sous ses doigts gantés. Une masse dure à l'intérieur de l'organe. Il tranche.

L'objet est là. Une clé USB enveloppée dans du latex. Elias la nettoie avec une compresse imbibée d'alcool. Il la glisse dans sa poche de poitrine.

Il recout la plaie. Des points larges, grossiers. Le temps presse.

Il récupère une housse de transport pour carcasses de viande dans le stock de l'étage. C'est un sac en toile épaisse, plastifié à l'intérieur, marqué du sceau de l'abattoir. Il y glisse le corps de Lucas. Le poids est différent de celui des porcs. Plus lourd de sens, plus léger de matière.

Il hisse le sac sur le chariot.

La pièce commence à se remplir de brouillard acide. L'odeur est âcre. Elle prend à la gorge, même à travers les filtres du masque. Elias vérifie la cuve. Le porc se dissout. La soupe organique bouillonne. Pour un œil non averti, c'est un être humain qui disparaît.

Il sort du "Bocal" par la rampe de livraison arrière.

Sa camionnette, une vieille Renault blanche sans lettrage, attend dans l'ombre du quai numéro 12. Il charge la housse à l'arrière. Il la cale entre deux caisses d'outillage. Il ne veut pas que le corps roule dans les virages.

03h45.

La ronde des gardes commence dans quinze minutes.

Elias retire sa blouse. Il la jette dans un sac de déchets biologiques. Il change de chaussures. Il n'emporte rien, sauf son Beretta 92FS et la clé USB.

Il monte au volant. Le moteur tousse, puis s'ébroue. Elias attend que les bougies de préchauffage soient à température. La patience est sa seule vertu.

Il quitte la zone industrielle de Pantin. Les rues sont désertes. Des flaques d'eau reflètent les néons des stations-service fermées. Paris est une bête qui dort mal.

Le trajet dure vingt minutes. Elias conduit avec une souplesse mécanique. Il ne regarde pas le rétroviseur intérieur. Il regarde la route. Il surveille les patrouilles de police. Une plaque d'immatriculation sale, un feu stop défectueux, c'est une condamnation à mort.

Il arrive dans le 16e arrondissement. Avenue Foch.

Le luxe est une insulte. Les immeubles haussmanniens se dressent comme des mausolées de pierre grise. Elias gare la camionnette à deux rues de l'adresse de Vogel. Il descend.

Il tire le chariot de transport. La housse de viande est lourde. Il l'a recouverte d'une bâche noire pour ne pas attirer l'attention d'un concierge insomniaque.

L'entrée de service de l'immeuble est située dans une petite rue adjacente. La clé USB contenait aussi les codes de sécurité de la résidence. Vogel pensait être protégé par sa propre technologie. Lucas lui a volé son bouclier avant de mourir.

Le clavier numérique bipe. Le voyant passe au vert.

Elias entre dans le hall de service. Sol en granito. Murs peints à l'huile. L'ascenseur de

service est étroit. Les parois sont protégées par des panneaux de contreplaqué pour les déménagements.

Le moteur de l'ascenseur gémit. Quatrième étage.

Elias sort sur le palier. Une seule porte. Chêne massif. Blindage invisible. Il insère la clé USB dans le port de maintenance du verrou électronique. C'est un boîtier déporté, dissimulé derrière une plaque de laiton.

Le logiciel pirate intégré par Lucas fait le reste. Les pênes se rétractent avec un déclic métallique sourd.

Elias pousse la porte.

L'appartement est immense. Une odeur de cuir, de tabac de luxe et de cire d'abeille. Le silence est total, seulement perturbé par le tic-tac d'une horloge de parquet et le bruit de la pluie contre les baies vitrées.

Il pousse le chariot sur le tapis persan. Les poils de la laine étouffent le bruit des roues.

Il s'arrête au milieu du salon.

Vogel est là. Assis dans son fauteuil. Un verre de Lagavulin à la main. Il ne s'est pas retourné. Il croit que son monde est encore sous contrôle.

— Tu es en retard, Elias, dit Vogel sans bouger. Le gamin était censé être déjà dissous.

Elias retire son gant droit. Sa main est stable. Froide.

— Il y a eu un changement de programme, dit Elias.

Sa voix résonne comme un couperet sur un billot.

Vogel se fige. Le mouvement du verre s'arrête à mi-chemin de ses lèvres. La reconnaissance est instantanée. Ce n'est pas la voix de l'esclave qui nettoie la merde des autres. C'est une voix qui vient de la cave. Une voix de prédateur.

Vogel tourne lentement son fauteuil. Son visage, bronzé aux UV et lissé par le botox, se décompose. Ses yeux s'agrandissent. Il voit le Beretta pointé sur son sternum. Il voit la bâche noire sur le chariot.

— Elias... écoute... c'était un accident... le gamin, il a paniqué... j'ai dû...

Elias ne bouge pas d'un millimètre.

— On ne parle pas, dit-il. On nettoie.

Il sort la clé USB et la pose sur la table basse, à côté d'un cendrier en cristal.

— On va regarder ce qu'il y a là-dessus, Vogel. Et après, je vais t'ouvrir. Pour voir si toi aussi, tu as quelque chose d'intéressant à l'intérieur.

Vogel tremble. Le glaçon cogne contre les parois de son verre. Un bruit de cloche funèbre.

Elias sourit. C'est une contraction de muscles sans aucune chaleur.

Il attrape le bord de la bâche noire. Il tire d'un coup sec.

Le corps de Lucas apparaît. Pâle sous les lumières tamisées du penthouse. Le tatouage du phare sur l'omoplate semble briller dans l'ombre.

— Regarde-le, Vogel. C'est ton dernier client.

Elias pose le canon du Beretta sur le front de Vogel. Le métal est froid. Vogel ferme les yeux. Une larme de sueur coule le long de sa tempe.

— L'ordinateur, Vogel. Allume-le.

Le nettoyage commence. Et cette fois, l'acide ne suffira pas.

Chapitre 5

LE JOURNAL DES MORTS

Le silence du Bocal est une matière solide. Il pèse sur les épaules. Il s'infiltré dans les poumons. Elias est assis devant son établi en inox. L'éclairage néon grésille à une fréquence de 50 hertz. Une lumière de morgue qui ne pardonne aucune ombre.

Sous la lampe articulée, le registre.

C'est un carnet Clairefontaine à couverture rigide noire. Les bords sont élimés. Le papier est jauni par les vapeurs d'acide et la sueur des années. Elias l'ouvre à la dernière page utilisée. Sa main est stable. Les tremblements viendront plus tard. Ou jamais.

Il écrit. La plume gratte le papier.

Date : 14 Octobre. 03h12.

Sujet : Lucas. 23 ans. 178 cm. 64 kg.

Origine : Le Triangle.

Cause du décès : Traumatisme balistique cervical. Orifice d'entrée : C1-C2. Pas d'orifice de sortie.

Traitement : Suspendu.

Elias pose le stylo. Il regarde le nom. Lucas. Le mot ressemble à une tache d'encre sur la blancheur du carnet. Pendant vingt ans, Elias a réduit des hommes à des volumes de liquide organique. Des noms devenus des matricules. Des visages transformés en boue chimique dans les cuves de polyéthylène.

Cette fois, la machine est grippée.

Il feuillette le carnet en arrière. Ses doigts remontent le temps. Les pages défilent. 2023. 2021. 2018. Il s'arrête sur une entrée datée de trois mois.

Contrat 884. Livraison : Vogel.

Vogel. Le nom revient souvent. C'est le courtier en viande du Syndicat. L'homme qui gère la logistique entre la rue et le sous-sol. Vogel n'aime pas le sang. Il aime les commissions. Il porte des costumes qui coûtent le prix d'une petite voiture et une montre suisse qui compte les secondes de sa vie inutile.

Elias ferme le registre. Il sait où Vogel habite. Un penthouse sur les quais de Seine. Un aquarium de luxe pour un prédateur de bureau.

L'horloge murale indique 04h15.

Les collecteurs de résidus passent à 06h00.

Fenêtre de tir : 105 minutes.

Elias se lève. Ses genoux craquent. Un bruit de bois sec. Il se dirige vers le fond du Bocal, là où le carrelage est fendu. Sous une pile de palettes de soude caustique, une trappe.

Il retire la dalle.

Une boîte en métal étanche. Il l'ouvre. À l'intérieur, de la mousse découpée au scalpel. Et l'outil.

Le Beretta 92FS. Neuf millimètres. Finition phosphatée mate.

Elias pose l'arme sur l'établi. Il procède au démontage de campagne. Goupille de

déverrouillage. Glissière. Canon. Ressort récupérateur. Guide de ressort. Les pièces s'alignent sur l'inox avec un tintement cristallin.

Il examine le canon. Les rayures sont nettes. Pas d'obstruction.

Il vérifie le percuteur. Il est propre. Sec.

Il applique une goutte d'huile de précision sur les rails de la glissière. Pas plus. La poussière n'aime pas l'excès d'huile.

Elias remonte l'arme. Les mouvements sont mécaniques. Fluides. Il a répété ce geste mille fois dans l'obscurité. Le claquement de la culasse qui se verrouille est le seul cri qu'il s'autorise.

Il sort deux chargeurs. Quinze cartouches chacun.

Balles chemisées cuivre. 124 grains.

Il enfonce chaque munition avec le pouce. Le ressort oppose une résistance ferme.

Un. Deux. Trois.

À chaque clic, il revoit un souvenir.

Lucas à cinq ans, avec son phare en plastique rouge.

Lucas à quinze ans, les yeux dilatés par la première dose.

Lucas sur la table d'autopsie, avec un trou dans la nuque.

Treize. Quatorze. Quinze.

Le chargeur est plein. Elias l'enclenche dans la crosse. Un coup sec de la paume.

Il tire la glissière. Une cartouche monte en chambre. Il actionne le levier de désarmement. Le chien s'abat sans percussion. L'arme est en double action. Prête.

Il enfle son manteau de cuir usé. Le Beretta disparaît dans la poche intérieure gauche.

Le poids est rassurant. C'est une ancre qui l'empêche de s'envoler dans la folie.

Il vérifie son matériel de terrain.

Un scalpel à lame interchangeable (n°11, pour la précision).

Un rouleau de ruban adhésif renforcé.

Une paire de gants en latex.

Une clé USB vierge.

Elias regarde une dernière fois le sac bleu posé sur la table n°2. Lucas est là.

Immobilisé par le froid. Elias ne lui dit pas au revoir. Les morts n'entendent pas les promesses. Ils attendent juste que la comptabilité soit réglée.

Il éteint les néons.

Le Bocal replonge dans le noir.

Seul le ronronnement des cuves d'acide persiste.

Elias remonte l'escalier de fer. Chaque marche est une note de musique dissonante. Il traverse l'entrepôt frigorifique. L'air à 2°C lui brûle les narines. C'est une odeur de carcasse et d'acier gelé. Il passe devant les bœufs suspendus. Des blocs de muscles rouges et de graisse blanche qui oscillent doucement sous l'effet des ventilateurs.

Il sort par la porte de service arrière.

Pantin est une ville de béton et de suie. Le ciel est une plaque de plomb qui pèse sur les toits. Il ne pleut pas, mais l'humidité colle à la peau comme une seconde chemise.

Sa voiture est une Peugeot 406 grise. Banale. Invisible. Le véhicule parfait pour un fantôme.

Il démarre le moteur. Le diesel claque à froid. Elias ne met pas de musique. Il écoute le rythme du moteur. Il synchronise ses battements de cœur sur le ralenti.

Il conduit vers Paris.

Vogel est un homme d'habitudes. À cette heure-là, il dort. Ou il termine une ligne de cocaïne sur les fesses d'une escorte de luxe. Dans les deux cas, il ne s'attend pas à voir le préparateur. Le préparateur reste à la cave. Le préparateur ne quitte jamais son royaume de Javel.

Elias prend le périphérique Sud. Les lampadaires oranges défilent. Un stroboscope urbain qui fragmente la réalité.

Il pense à la clé USB qu'il a trouvée dans l'estomac de Lucas.

Il l'a extraite avec soin. Il l'a nettoyée.

Il ne l'a pas encore branchée.

Il sait que ce qu'elle contient est l'arrêt de mort de son fils. Et le sien.

Arrivée à destination : Quai de la Rapée.

Le penthouse domine le fleuve. Un bloc de verre et de métal.

Elias se gare à deux rues de là. Dans une zone d'ombre.

Il sort de la voiture. Le vent rabat les pans de son manteau.

Il vérifie l'heure. 04h45.

Il lui reste 75 minutes avant que le premier collecteur ne s'étonne de son absence.

Il marche d'un pas régulier. Ni trop vite, ni trop lentement. Un homme qui rentre du travail. Un anonyme parmi les millions d'autres.

Il atteint le code d'entrée de l'immeuble.

Il connaît le code. Il connaît tout des clients du Triangle. C'est sa sécurité. Sa police d'assurance.

Le hall est désert. Marbre noir. Silence luxueux.

Il évite l'ascenseur. Trop de caméras. Trop de bruits de câbles.

Il prend l'escalier de secours.

Huit étages.

Elias ne siffle pas. Son souffle est court, maîtrisé. Ses muscles brûlent un peu. C'est la vie qui revient. La douleur est une preuve d'existence.

Il arrive devant la porte blindée du penthouse.

La serrure est une biométrie haut de gamme. Infranchissable pour un cambrioleur. Elias sort une petite fiole de sa poche. Un composé chimique maison. Un acide qui attaque les polymères.

Il en verse trois gouttes sur le lecteur optique.

Le plastique fond dans un sifflement imperceptible. Les fils sont à nu.

Il utilise un pontage électronique standard. Deux fils qui se touchent.

Le dé clic du pêne est le signal.

Elias entre.

L'appartement sent l'argent. Le cuir italien. Le parfum coûteux.

Il traverse le salon. Ses chaussures ne font aucun bruit sur le tapis en laine de soie.

Il voit Vogel.

Il est assis dans son fauteuil club en cuir noir. Un verre de whisky à la main. La télé est allumée sur une chaîne d'information en continu, mais le son est coupé.

Vogel ne l'a pas entendu entrer.

Il regarde les lumières de la ville.

Elias sort le Beretta.

Il avance jusqu'à être à deux mètres de l'homme.

— Vogel.

Le nom est prononcé comme un verdict.

Vogel sursaute. Le whisky déborde du verre. Il se fige. Il reconnaît la voix. La voix qui vient de la cave.

Il tourne lentement son visage. Ses yeux s'écarquillent. Il voit l'arme. Il voit surtout le regard d'Elias. Il n'y a rien dans ce regard. Ni haine, ni colère. Juste la neutralité d'un scalpel avant l'incision.

— Elias ? Qu'est-ce que tu... comment tu es entré ?

Vogel essaie de retrouver sa contenance. Il réajuste son col de soie. Sa main tremble. Le glaçon cogne contre les parois du verre.

— On ne parle pas, dit Elias. On nettoie.

Elias sort la clé USB de sa poche. Il la pose sur la table basse, à côté d'un cendrier en cristal.

— On va regarder ce qu'il y a là-dessus, Vogel. Et après, je vais t'ouvrir. Pour voir si toi aussi, tu as quelque chose d'intéressant à l'intérieur.

Vogel déglutit. La sueur commence à briller sur son front botoxé.

Le nettoyage vient de changer de dimension.

Elias n'est plus l'esclave.

Il est le propriétaire de la vérité.

Le chronomètre tourne.

05h02.

Le sang va bientôt couler. Et cette fois, il ne s'évacuera pas par le siphon du Bocal.

Chapitre 6

SORTIE DE ZONE

Le froid est une lame. Il coupe les poumons. Il fige les pensées.

Elias tire la fermeture Éclair. Le bruit du métal sur le plastique bleu déchire le silence du Bocal. Le visage de Lucas disparaît. D'abord le menton. Puis la bouche entrouverte. Puis le phare tatoué sur l'omoplate, ce repère inutile dans une mer de sang. Le curseur arrive au bout. Elias s'arrête. Il ne respire plus. Il regarde le sac de polyéthylène. Soixante-huit kilos de chair morte. Son fils est devenu un colis.

Il attrape le ruban adhésif renforcé. Largeur : 50 millimètres. Couleur : gris argent. Il enroule le sac. Trois tours au niveau du cou. Trois tours aux genoux. Elias serre. Le plastique crisse. La pression fait remonter un peu d'air resté à l'intérieur. Le sac soupire. C'est le dernier souffle de Lucas. Elias ne cille pas.

Il soulève le corps. Il le dépose sur le diable en acier galvanisé. Les articulations du chariot grincent. Elias vérifie l'heure au cadran mural. 04h12.

Le ramassage des résidus biologiques est prévu pour 06h00. Le Syndicat attend une cuve pleine d'acide et de silence. Elias va leur offrir le vide.

Il éteint les néons du Bocal. L'obscurité l'enveloppe. Il ne reste que le voyant rouge de la pompe à injection. Elias ouvre la porte blindée. Le sas de décompression siffle. L'odeur de l'acide chlorhydrique laisse place à celle du suif et du sang froid.

Il entre dans l'entrepôt frigorifique.

Le décor est une forêt de cadavres. Des centaines de demi-carcasses de bœuf pendent à des crocs d'inox. Elles sont alignées sur des rails motorisés. Elles oscillent lentement sous le souffle des ventilateurs. Elias avance. Il pousse le diable. Les roues en caoutchouc étouffent le bruit sur le sol en résine époxy.

La température tombe à 2°C.

La brumisation constante crée un voile de vapeur. Elias marche au milieu des bêtes. Les côtes des bœufs sont des cages thoraciques blanches, dénuées de vie. Il passe à côté d'une carcasse marquée d'un tampon bleu. *Origine France*. Lucas aussi était d'origine France. Il n'est plus qu'une marchandise non répertoriée.

Elias s'arrête. Un bruit.

Une semelle de caoutchouc sur le béton, plus loin. Une toux grasse.

C'est Morel. Le veilleur de nuit. Cinquante-cinq ans de nicotine et de solitude. Morel n'est pas un problème. C'est un obstacle cinétique. Il suit sa ronde. Il vérifie les scellés des camions de livraison.

Elias se plaque contre une carcasse de bœuf. La viande est dure. Froide. Elle sent le fer. Le diable est dissimulé derrière un flanchet de 120 kilos. Elias glisse sa main droite sous son tablier de protection en vinyle. Ses doigts rencontrent la crosse du Beretta. Le métal est plus chaud que l'air ambiant. 15 cartouches dans le chargeur. Une dans la chambre. Sécurité retirée.

Les pas de Morel se rapprochent. On entend le frottement de son pantalon de toile. Elias observe le sol. L'ombre de Morel s'étire sous les néons blafards. Elle grandit. Elle touche presque les roues du diable.

Morel s'arrête. Il sort un briquet. Le clic mécanique résonne comme un coup de feu.

Une flamme orange danse un instant. Morel aspire. L'odeur de la cigarette bas de gamme se mélange à l'humidité froide.

Elias ne bouge pas un muscle. Il est une statue de ciment. Il attend que le processus se termine. Morel recrache la fumée. Il regarde sa montre. Il soupire. Il reprend sa marche. Les pas s'éloignent vers la zone de déchargement sud.

Elias attend trente secondes. Il compte mentalement. Un. Deux. Trois.

Il remet le Beretta à sa place. Il reprend la barre du diable. Il tourne à gauche, vers la sortie de secours n°4. C'est la zone d'ombre des caméras. Un angle mort né de la négligence et de la rouille.

Il arrive devant la porte lourde. Il pose le corps de Lucas au sol. Doucement. Pour ne pas faire vibrer l'acier.

Elias débloque le loquet intérieur. Le vent de la nuit s'engouffre. Il est presque chaud par rapport au congélateur. L'air de Pantin sent le gasoil et la pluie acide.

L'utilitaire est garé à dix mètres. Un Renault Master blanc. Pas de logo. Plaques d'immatriculation couvertes de boue séchée. C'est le véhicule de service pour les "livraisons spéciales".

Elias transporte le sac bleu sur son épaule. Il sent le poids de son fils. La colonne vertébrale de Lucas appuie contre son trapèze. C'est un contact physique qu'ils n'ont pas eu depuis huit ans. Le dernier était une poignée de main froide sur un quai de gare. Aujourd'hui, le contact est absolu. Total.

Il ouvre les portes arrière du Master. L'intérieur est tapissé de plastique noir. Elias dépose le corps. Il le cale entre deux bidons de solvant vides. Il referme les portes. Le claquement métallique est définitif.

Il monte côté conducteur.

Le moteur tousse. Crache une fumée noire. Puis il prend son rythme. Un ronronnement de vieux diesel fatigué. Elias allume les phares. Deux faisceaux jaunes percent la brume de la zone industrielle.

Il enclenche la première. L'embrayage est dur.

Le camion traverse le parking désert. Elias croise le poste de garde. Morel est assis derrière la vitre blindée. Il regarde un match de football sur un petit écran portable. Il ne lève pas les yeux. Elias appuie sur la pédale d'accélérateur.

Il sort de l'enceinte de l'entrepôt.

Le panneau "Sortie de Zone" défile sur sa droite.

Elias regarde le rétroviseur. Le bâtiment s'éloigne. C'est une carcasse de béton sous la lune. Le Bocal est désormais vide. L'acide attendra.

Il tourne sur le boulevard extérieur. Direction le centre. Direction Vogel.

Dans sa tête, Elias fait le tri. Les outils. Le scalpel. La clé USB. Le 9mm. Tout est en ordre. La procédure a changé. On ne dissout plus les preuves. On les expose.

Il serre le volant. Ses articulations blanchissent. Sous le tablier, sa peau est moite.

La nuit est encore longue. Le compte à rebours indique 01h48 avant le lever du soleil.

Elias accélère. Le Master vibre. Le sac bleu, à l'arrière, ne bouge pas. Lucas est

silencieux. Pour la première fois de sa vie, il écoute son père.

Le voyage commence. Il ne s'arrêtera que lorsque Vogel sera de la viande. De la viande sans tampon. Sans origine. Juste de la chair à nettoyer.

Elias passe la cinquième. Le moteur hurle. La ville l'avale.

Chapitre 7

DONNÉES SANGUINES

La pluie gifle le pare-brise. Des larmes de suie sur le verre sale. Elias braque à gauche. Rue Doudeauville. Le quartier stagne dans une humidité poisseuse. Les devantures sont closes. Des rideaux de fer rouillés.

Il gare le Master sur un emplacement de livraison. Moteur coupé. Le silence revient, lourd comme un linceul. Elias ne bouge pas. Il écoute le métal du moteur qui craque en refroidissant. À l'arrière, Lucas ne dit rien. Lucas ne dira plus jamais rien.

Elias palpe sa poche. Le rectangle de plastique est là. La clé USB. Extraite de l'estomac de son fils trois heures plus tôt. Nettoyée à l'alcool ménager. Séchée. Un petit morceau de mémoire arraché aux viscères.

Il descend. Ses bottes écrasent une canette de soda vide. Le bruit résonne dans la ruelle déserte. Il marche vers une enseigne dont le néon grésille : *L'Espace Net*. Un cybercafé de seconde zone. Ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Un refuge pour les noctambules, les sans-papiers et les types qui ne veulent pas laisser d'adresse IP à leur nom.

La porte tinte. Une clochette rouillée.

L'air est saturé d'ozone et de tabac froid. Six rangées d'ordinateurs fatigués. Des écrans LCD dont les pixels meurent en silence. Au fond, derrière un comptoir en Formica, un homme. La trentaine. Teint grisâtre. Un casque audio autour du cou. Il s'appelle Bakary. Il connaît Elias. Il ne pose pas de questions. C'est sa plus grande qualité.

Elias pose un billet de vingt euros sur le comptoir.

— Le poste 14, dit Bakary. Au fond. Près de l'issue de secours.

— Personne d'autre ?

— Juste un craqueur en manque au poste 3. Il dort sur son clavier. Tu es tranquille.

Elias hoche la tête. Il traverse la salle. Ses pas sont feutrés sur le linoleum élimé. Il s'assoit devant le poste 14. La chaise en plastique grince. Il allume l'unité centrale. Le ventilateur hurle. Une plainte mécanique qui couvre le bourdonnement des néons.

L'écran s'illumine. Windows 7. Une version craquée. Des icônes de jeux en ligne. Elias ignore tout ça. Il sort la clé. Une Kingston de 64 gigas. Le plastique est griffé. Il l'insère dans le port USB.

Un clic. Le système détecte le périphérique.

Elias ouvre l'explorateur de fichiers. Une fenêtre apparaît. Vide.

Il fronce les sourcils. Ses doigts tapotent sur le bureau en bois aggloméré. Il active l'affichage des dossiers cachés.

Trois répertoires apparaissent. Pas de noms. Juste des suites hexadécimales.

0x4F64, *0x88A2*, *0x12C9*.

Elias double-clique sur le premier. Des fichiers Excel. Des centaines. Il en ouvre un au hasard. *LIVRAISONS_S04.xlsx*.

Des colonnes de chiffres. Des dates. Des codes aéroportuaires. Charles de Gaulle. Orly. Liège.

À droite, une colonne intitulée "Poids Brut". Une autre "Poids Net".

Elias comprend la nomenclature. C'est la comptabilité de la Firme. Le Triangle.

Chaque ligne correspond à un arrivage de cocaïne. Des kilos de neige qui transitent par les entrepôts de Pantin.

Il remonte d'un niveau. Ouvre le deuxième dossier.

Des scans de documents officiels. Des faux passeports. Des licences de transport international. Des visages défilent. Des hommes de paille. Des chauffeurs.

Puis, il trouve le fichier : *AUDIT_V_EXT.pdf*.

Le curseur de la souris tremble légèrement. Elias se force à respirer. Lentement. Inspiration. Expiration.

Il clique. Le document s'affiche.

C'est un rapport de surveillance interne. Des photos prises au téléobjectif. Vogel. Toujours impeccable dans ses costumes de laine froide. Vogel qui serre des mains. Vogel qui entre dans une banque privée au Luxembourg. Vogel qui dîne avec un type dont le visage est flouté.

Elias lit les notes en bas de page.

« Sujet V. présente des écarts systématiques entre les volumes déclarés et les revenus perçus. Écart estimé : 15%. Méthode : écrémage direct sur les stocks en zone de froid avant pesée finale. »

Vogel volait le Syndicat. Dans le dos du Conseil. Dans le dos des grands fauves.

Elias fait défiler les pages. Son regard se durcit. Il trouve une série de captures d'écran de messages cryptés. Signal. Telegram.

L'interlocuteur de Vogel est identifié.

Code : PHARE.

Lucas.

Elias ferme les yeux un instant. Le tatouage sur l'épaule du corps. Le phare. L'espoir. Une blague tragique.

Son fils n'était pas qu'un junkie. C'était la balance de Vogel. Ou son complice. Ou les deux.

Vogel utilisait Lucas pour écouler le surplus détourné. Le "noir". La marchandise qui n'existait pas sur les tableurs officiels.

Il ouvre le dernier dossier : *PREUVES_SÉCURITÉ*.

Une vidéo. Format MP4. Date : avant-hier. 02h45.

La caméra est celle d'un parking souterrain. Elias reconnaît l'endroit. Le niveau -3 de l'entrepôt.

L'image est granuleuse. Noir et blanc.

Deux silhouettes apparaissent. Vogel. Et Lucas.

Lucas gesticule. Il a l'air nerveux. Il gratte son bras gauche. Le manque.

Vogel parle calmement. Il fume une cigarette. La braise est un point blanc sur l'écran.

Lucas sort un sac. Vogel secoue la tête. Le ton monte. On ne l'entend pas, mais les corps parlent. Lucas recule. Il pointe le doigt vers Vogel. Une menace. Une demande d'argent. Un chantage.

Vogel ne s'énerve pas. Il jette sa cigarette. Il s'approche de Lucas. Il pose une main sur son épaule. Un geste paternel. Écœurant.

De l'autre main, Vogel sort un Beretta de sa ceinture. Silencieux vissé au bout du canon.

Il le colle sous la mâchoire de Lucas.

L'image saute. Un parasite numérique.

Quand elle revient, Lucas est au sol. Une tache sombre s'élargit sous sa tête.

Vogel range son arme. Il sort son téléphone. Il passe un appel.

Elias fixe l'écran. Ses phalanges sont blanches à force de serrer le bord de la table.
Une veine bat sur sa tempe.
Il connaît la suite de l'appel.
"On a un colis pour le Bocal. Préparez l'acide."

Vogel n'avait pas reçu d'ordre. Il nettoyait sa propre merde. Il utilisait l'outil de la
Firme pour effacer sa trahison personnelle.
Il avait confié le cadavre du fils au père, sans savoir. Ou peut-être qu'il savait.
Peut-être que c'était le sommet de l'ironie.

Elias insère une seconde clé USB, vierge, qu'il tire de sa poche.
Il lance la copie. La barre de progression avance lentement. 10%. 25%.
Le bruit du ventilateur est une scie circulaire dans son crâne.

— Ça va, Elias ?

Bakary est debout derrière lui. Il tient deux gobelets de café en plastique.
Elias sursaute. Sa main droite glisse vers sa ceinture. Le Beretta est là. Prêt.
Il se ravise. Relâche la pression.

— Ça va, Bakary. Juste de la paperasse.
— T'as une sale mine. Tu devrais dormir.
— Je dormirai plus tard.

Bakary pose le café et s'en va. Elias ne touche pas au gobelet.
La copie est terminée.
Il éjecte les clés. Il éteint l'ordinateur. L'écran devient noir. Elias voit son propre reflet
dans la dalle de verre. Un spectre aux yeux creusés. Un homme déjà mort qui marche
encore.

Il se lève.

— Bakary.

L'homme lève les yeux de son comptoir.

— Si quelqu'un demande. Je n'étais pas là.

— Qui ?

— N'importe qui.

— Je connais pas ton nom, Elias. Je connais personne ici.

Elias sort.

La pluie a doublé d'intensité. L'eau s'engouffre dans les égouts avec un gargouillis de bête affamée.

Il remonte dans le camion. L'odeur est là. Un mélange de froid, de plastique et de mort.

Il pose les clés USB sur le tableau de bord.

Vogel détourne de l'argent. Vogel tue les balances.

Si le Syndicat apprend pour l'écémage, Vogel sera écorché vif.

Si Elias tue Vogel maintenant, il n'est qu'un père qui venge son fils. Une statistique.

Mais s'il détruit Vogel avant de le tuer, c'est une procédure.

Elias regarde l'heure. 02h12.

Le compte à rebours continue.

Vogel habite un penthouse dans le 16e. Près du Trocadéro. Verre, acier et codes d'accès.

Elias démarre. Le moteur gronde.

Il n'a plus besoin de scalpel pour l'instant. Les données sont plus tranchantes que l'acier.

Il engage la première. Les pneus patinent sur le pavé mouillé avant de trouver l'adhérence.

Le Master s'éloigne de Barbès. Il remonte vers l'ouest. Vers la lumière.
À l'arrière, Lucas bascule légèrement dans son sac bleu lors d'un virage.
Un dernier voyage pour voir comment vivent les riches.

Elias serre le volant.
Il ne ressent plus la fatigue. Il ne ressent plus le froid.
Il est une machine. Une machine de traitement des déchets.
Et Vogel est le prochain sur la liste.

Le fichier est ouvert. La procédure est lancée.
On ne dissout pas seulement la chair. On dissout les vies.
Elias sourit. C'est un rictus sans joie. Une cicatrice qui s'ouvre.

La ville défile. Les feux passent au rouge. Elias ne s'arrête pas.
Il a rendez-vous avec un comptable.
Et l'audit sera sanglant.

Chapitre 8

LA PISTE DE L'EAU DE COLOGNE

L'avenue de la Grande-Armée est un désert de bitume noir. La pluie fine s'écrase sur le pare-brise. Le balayage des essuie-glaces est le seul métronome de la nuit. Elias serre le volant. Le cuir est froid. Ses articulations sont des billes d'acier sous la peau parcheminée.

À l'arrière, le sac bleu a cessé de glisser. Le corps de Lucas a trouvé son centre de gravité.

Elias ralentit. Il repère l'entrée du club. "L'Héritage". Une façade discrète. Deux colonnes de marbre noir. Un auvent de velours sombre. Pas d'enseigne néon. Le luxe n'a pas besoin de crier. Un voiturier en livrée attend sous un parapluie. Il ressemble à un pingouin triste.

Elias gare le Master à cinquante mètres. Un renforcement entre deux conteneurs de chantier. L'endroit est parfait. Angle mort pour les caméras de la ville. Zone d'ombre pour les passants.

Il coupe le contact. Le silence retombe. Un silence de morgue.

Elias ouvre sa boîte à gants. Il en sort une paire de jumelles de théâtre. Optiques Zeiss. Précision chirurgicale. Il ajuste la mise au point.

Vogel est là.

Il sort du club. Il est seul. Il ne porte pas de manteau malgré les quatre degrés. Son

costume gris anthracite est ajusté. Trop ajusté. Il brille sous la lumière des réverbères. Vogel ne marche pas, il ondule. C'est la démarche des prédateurs qui se sentent observés. Ou des proies qui se savent condamnées.

Elias observe son visage à travers les lentilles.

La peau de Vogel est cireuse. Ses pupilles sont des têtes d'épingle. Effet de la cocaïne. Il se frotte le nez d'un geste compulsif. Son tic nerveux au niveau de la paupière gauche est revenu. C'est un spasme rythmique. Un signal électrique qui court-circuite le muscle.

Vogel regarde sa montre. Une Patek Philippe. Or gris. Le prix d'un appartement à Pantin.

Il transpire. Elias le voit. Une fine pellicule de sueur perle sur son front malgré le froid. La peur a une signature chimique. Elle accélère le métabolisme. Elle dilate les pores. Elle sature l'air d'une odeur de cuivre et d'acide.

Vogel s'appuie contre une colonne. Il sort un flacon de sa poche intérieure. Il s'en asperge le cou. "Aventus" de Creed. Ananas, bouleau, ambre gris. Une fragrance de conquérant pour masquer un intérieur qui se décompose. L'odeur est si forte qu'Elias croit la sentir à travers le verre du pare-brise.

Elias repose les jumelles. Il passe à l'arrière du fourgon.

Il n'allume pas la lumière. Il connaît chaque millimètre de l'espace par cœur. Ses mains se déplacent avec la mémoire des machines.

Il ouvre la mallette Pelican. Mousse thermoformée. Intérieur noir.

Il saisit le scalpel n°11. Lame à pointe acérée. Acier au carbone. Il vérifie le tranchant

avec la pulpe du pouce. Une pression de cinq grammes suffit à diviser le derme. Il le glisse dans l'étui magnétique fixé à son avant-bras.

Il prend le ruban adhésif industriel. Marque Tesa. Renforcé par des fibres de verre. Indéchirable à la main. Il prépare quatre bandes de vingt centimètres. Il les colle sur le bord de l'étagère inox.

Il prend la ligature. Cordelette de nylon haute résistance. Quatre millimètres de diamètre. Charge de rupture : quatre cents kilos. Il forme un nœud de cabestan. Il le teste. La corde gémit.

Le matériel est prêt. La procédure est lancée.

Elias regarde le sac bleu.
— C'est bientôt fini, Lucas.

La voix est un froissement de papier de verre. Elle n'a pas servi depuis des heures.

Elias retourne au poste de conduite. Il observe Vogel. Le voiturier lui apporte sa voiture. Une Mercedes-AMG GT. Noire. Mate. Le moteur émet un grognement de fauve asthmatique. Vogel donne un billet. Il ne regarde pas l'homme. Il ne regarde personne.

Vogel monte dans le véhicule. Les feux stop s'allument. Deux fentes rouges dans la nuit.

Elias tourne la clé. Le diesel du Master s'ébroue. Un bruit de ferraille et de détermination.

Vogel démarre. Il ne respecte pas les limitations. Il veut rentrer. Il veut se barricader dans son penthouse. Il croit que les codes d'accès et le verre blindé protègent de la

réalité. C'est une erreur de débutant. L'acier ne protège pas du remords.

Elias suit à distance constante. Deux voitures d'écart. Il n'allume pas ses feux de croisement. Les veilleuses suffisent. Le Master se fond dans le décor urbain. Un véhicule utilitaire est invisible. C'est le fantôme de la ville.

Vogel remonte vers le Trocadéro. Les rues deviennent plus étroites. Plus calmes. Les immeubles haussmanniens dressent leurs façades sévères comme des juges de pierre.

Vogel s'arrête devant une grille en fer forgé. Il présente son badge. La grille s'ouvre avec un soupir hydraulique. Il s'engouffre dans le parking souterrain.

Elias ne s'arrête pas. Il dépasse l'entrée. Il tourne à droite dans la ruelle adjacente. Il sait où se trouve la sortie de secours. Il a étudié les plans de l'immeuble sur le Darknet avant de partir.

Il gare le fourgon devant une bouche d'aération.

Elias descend. Il porte sa combinaison de travail grise. Il enfle des gants en nitrile noir. Il ajuste son masque. L'odeur de Javel est son armure.

Il vérifie son Beretta 92FS. Chargeur plein. Une balle dans la chambre. Le cran de sûreté est engagé. Il le glisse dans son dos, sous la combinaison.

Il s'approche de la porte de service. Un clavier à code. Elias sort un boîtier électronique de sa poche. Un "Flasher". Il le connecte au port de maintenance situé sous le clavier. Les chiffres défilent sur l'écran LCD.

Quatre secondes.

Un clic métallique. La porte s'entrouvre.

Elias pénètre dans l'escalier de service. Le béton est brut. Les néons bourdonnent à 50 hertz. Une fréquence qui donne la migraine.

Il monte. Il ne prend pas l'ascenseur. L'ascenseur est une cage. L'escalier est un territoire.

Ses pas sont inaudibles. Ses semelles en caoutchouc absorbent les vibrations. Il respire par le nez. Lentement. Profondément. Son rythme cardiaque est à soixante battements par minute. Le calme des condamnés.

Arrivé au sixième étage, il s'arrête. Il écoute derrière la porte coupe-feu.

Rien.

Il entre dans le couloir principal. Moquette épaisse. Odeur de cire et de fleurs coupées. C'est le territoire de Vogel.

Au bout du couloir, la porte du penthouse est entrouverte.

Elias fronce les sourcils. Vogel est un paranoïaque. Il ne laisse jamais sa porte ouverte.

Elias sort le Beretta. Il retire la sûreté. Le bruit est un craquement sec dans le silence ouaté.

Il progresse le long du mur. Il évite les zones de lumière directe. Il arrive au seuil.

L'appartement est vaste. Des baies vitrées offrent une vue sur la Tour Eiffel. La structure métallique brille au loin comme un squelette électrique.

Elias sent l'odeur.

Ce n'est plus l'eau de cologne.
C'est l'odeur de la sueur froide. Et d'autre chose.

Il entre.

Le salon est dévasté. Une table basse en verre est brisée. Des débris de cristal jonchent le sol.

Vogel est assis dans un fauteuil en cuir blanc. Ses mains sont attachées derrière son dos avec du fil de fer. Le fil a entamé la chair des poignets. Le sang coule sur le cuir blanc. Un contraste parfait. Rouge sur blanc. Une esthétique de boucher.

Vogel a les yeux écarquillés. Sa bouche est scellée par du ruban adhésif. Mais ce n'est pas le ruban d'Elias.

Elias comprend.

Le Syndicat est passé avant lui.

Vogel a été découvert. L'écémage. La clé USB. Le meurtre non autorisé de Lucas. Ils savent tout.

Une ombre bouge près de la baie vitrée.

Elias pivote. Le Beretta aligné sur la cible.

Un homme sort de l'obscurité. Il porte un costume noir impeccable. Pas une ride. Pas une tache. Il tient un silencieux monté sur un Glock 17.

C'est Keller. L'exécuteur en chef du Triangle.

Keller regarde Elias. Il ne sourit pas. Il n'a pas d'expression. Ses yeux sont des billes de verre dépoli.

— Tu es en retard, Elias, dit Keller. La voix est une lame de fond. Froide et irrésistible.

Elias ne baisse pas son arme.

— C'est mon contrat.

— C'était ton contrat, rectifie Keller. Vogel a commis une faute de gestion. Le Triangle n'aime pas les pertes de profit. Et il n'aime pas les nettoyeurs qui se prennent pour des justiciers.

Vogel gémit derrière son bâillon. Ses yeux implorent Elias. C'est pathétique. Un rat qui demande de l'aide au chat.

Elias regarde Vogel. Puis il regarde Keller.

— Il a tué mon fils, dit Elias.

— Un détail statistique, répond Keller. Lucas était une balance. Les balances finissent au sous-sol. Tu le sais mieux que quiconque. Tu les as dissous pendant vingt ans.

Elias sent la colère monter. Ce n'est pas une explosion. C'est une montée en pression. Une chaudière qui sature.

— Je ne suis pas venu pour parler, Keller.

— Moi non plus.

Keller lève son arme.

Elias ne réfléchit pas. Sa main gauche plonge dans sa poche. Il lance la fiole de chlorure de benzalkonium qu'il avait préparée pour Vogel.

La fiole explose contre le mur, près de Keller. Le liquide corrosif s'évapore instantanément. L'odeur est suffocante.

Keller tourne la tête par réflexe. Un dixième de seconde.

Elias presse la détente.

Le coup de feu déchire le silence du penthouse.

La balle de 9mm traverse l'épaule de Keller. L'impact le projette contre la baie vitrée. Le verre blindé ne rompt pas. Il se fissure en une toile d'araignée géante.

Keller s'écroule. Il lâche son arme.

Elias avance. Il ne court pas. Il marche avec la régularité d'un automate.

Il arrive à la hauteur de Vogel.

Vogel tremble de tout son corps. Ses dents s'entrechoquent.

Elias range son Beretta. Il sort le scalpel n°11.

La lame brille sous la lumière de la Tour Eiffel.

Il se penche vers l'oreille de Vogel. L'odeur de l'eau de Cologne est maintenant mêlée à l'odeur de l'urine. Vogel s'est oublié.

— La procédure a changé, murmure Elias.

Il pose la pointe du scalpel sur la joue de Vogel. Juste en dessous de l'œil.

— On ne va pas passer par l'acide tout de suite. On va d'abord faire l'inventaire.

Elias appuie.

La peau cède.

Le premier cri de Vogel reste étouffé par le ruban adhésif.

Dehors, la pluie continue de tomber sur Paris.

Le compte à rebours indique 04h12.

Il reste moins de deux heures avant le ramassage des résidus.

Elias doit faire vite.

Le travail de précision commence maintenant.

Chapitre 9

L'INTERROGATOIRE CHIRURGICAL

04h13.

Le silence du penthouse est une matière solide. Il pèse sur les épaules. Il s'insinue dans les poumons. L'odeur du chlorure de benzalkonium est une morsure acide dans les narines. Elias ne cligne pas des yeux. Ses pupilles sont des lentilles d'appareil photo. Elles captent tout. La trajectoire de la pluie sur la vitre fissurée. Le tremblement du genou gauche de Vogel. La mare pourpre qui s'élargit sous l'épaule de Keller.

Keller est au sol. Son souffle est un sifflement humide. La balle de 9mm a sectionné le deltoïde antérieur. Elle a probablement percuté l'acromion. L'os a éclaté en esquilles. Un débris de nacre blanche affleure à travers la chair déchirée. Le sang imbibe le tapis en laine vierge. Le rouge gagne du terrain. Une cartographie de la défaite.

Elias ajuste sa prise sur le manche du scalpel. Acier inoxydable. Lame n°11. La forme triangulaire est idéale pour les incisions profondes. Chirurgicale.

Vogel gémit derrière le ruban adhésif. Ses yeux sont injectés de sang. Des larmes de terreur tracent des sillons dans la fine couche de sueur et de fond de teint. Vogel pue. Une odeur de luxe en décomposition. L'eau de Cologne à cinq cents euros le flacon capitule devant l'ammoniac de l'urine. Elias s'en moque. Pour lui, Vogel n'est plus un homme. C'est un volume. Un contenant d'informations. Un futur résidu.

Elias s'accroupit devant lui. Ses articulations ne craquent pas. Son corps est une

machine huilée.

— Lucas, dit Elias.

Le nom flotte dans l'air, froid comme un bloc de glace. Vogel tressaille. Ses sourcils se froncent dans une tentative désespérée de compréhension.

— Le gamin au phare, précise Elias. L'indicateur. Mon fils.

Le regard de Vogel change. La peur pure fait place à la sidération. Il ne savait pas. Les types du Syndicat ne demandent jamais les livrets de famille avant d'abattre une cible. Pour eux, Lucas était une fuite. Un joint d'étanchéité défectueux qu'il fallait remplacer par du plomb.

Elias approche la lame de l'œil droit de Vogel. La pointe effleure la paupière inférieure. Vogel essaie de reculer. Sa tête bute contre le montant en acier du canapé. Il est coincé.

— Je ne suis pas là pour ton argent, Vogel. Je m'occupe de tes déchets depuis douze ans. Je connais tes revenus. Je connais tes goûts. Je sais que tu n'as pas le courage d'ordonner une exécution seul. Tu es un intermédiaire. Une valve.

Elias enfonce légèrement la pointe. Pas assez pour percer le globe oculaire. Juste assez pour que Vogel sente la tension du derme.

— Qui a donné le nom de Lucas ?

Vogel secoue violemment la tête. Le ruban adhésif étouffe un cri qui ressemble à un aboiement de chien battu.

Elias se lève. Il se dirige vers Keller. Le garde du corps tente de ramper vers son

arme, un Glock 17 posé à deux mètres. Ses doigts grattent le parquet. Ses ongles laissent des traces de sang.

Elias pose son pied sur le poignet de Keller. Il appuie. Le poids de son corps se concentre sur le radius. Le craquement est sec. Comme une branche morte en hiver. Keller hurle. Le son meurt dans sa gorge alors qu'Elias presse son genou sur son plexus solaire.

— Le chauffeur parle toujours, dit Elias à l'adresse de Vogel. C'est la fonction de base. Écouter aux portes. Transmettre les enveloppes. Voir les visages qu'on ne devrait pas voir.

Elias saisit la main valide de Keller. Il écarte les doigts sur le sol. Il choisit l'auriculaire. Il place la lame du scalpel sur la première phalange.

— L'anatomie est une science exacte, murmure Elias. Si je coupe ici, l'artère digitale va projeter du sang jusqu'au plafond. Tu as trois secondes, Keller.

Keller émet un sifflement. Ses yeux roulent vers l'arrière.

— C'était... c'était pas nous, expire Keller dans un souffle rauque. Vogel... il a reçu l'ordre. Un message crypté.

Elias ne bouge pas. La lame reste en place.

— De qui ?

— Le Bocal, crache Keller. La centrale du Triangle. Ils ont dit que le gamin avait avalé quelque chose. Qu'il fallait le récupérer avant qu'il ne passe à la broyeuse.

Le "Bocal". L'entrepôt de Pantin. L'endroit même où Elias travaille. La trahison a

l'odeur de la Javel.

Elias revient vers Vogel. Il arrache le ruban adhésif d'un coup sec. La peau des lèvres de Vogel vient avec la colle. Il saigne.

— Lucas transportait une clé USB, dit Elias. Je l'ai trouvée dans son estomac pendant l'autopsie. Qu'est-ce qu'il y a dessus ?

Vogel halète. Sa poitrine se soulève de façon erratique. Tachypnée. Son cœur doit battre à cent quarante pulsations par minute.

— Je... je ne sais pas, balbutie Vogel. Je jure. On m'a juste dit de le liquider. De ne pas laisser de traces. C'était une affaire de flics. Lucas vendait des noms. Des flics sur la liste de paie du Syndicat.

Elias observe Vogel. Il cherche le micro-mouvement. La dilatation des pupilles. Le tic nerveux au coin de la bouche. Vogel dit la vérité. Il est trop lâche pour mentir sous la menace d'une lame.

— Le message crypté, demande Elias. Où est-il ?

— Sur mon portable... dans la chambre... sur la table de nuit...

Elias se redresse. Il se dirige vers la chambre. Le penthouse est un mausolée de verre. Des œuvres d'art abstrait aux murs. Des taches de couleur inutiles. Il trouve le téléphone. Un modèle sécurisé. Cryptage de niveau militaire.

Il revient dans le salon.

— Le code.

Vogel hésite. Une demi-seconde. L'instinct de survie lutte avec la peur des représailles du Syndicat. Elias saisit le bras de Vogel. Il lui casse l'index d'un coup sec. Un mouvement de levier net. Sans effort.

Vogel hurle. Un cri strident qui déchire l'atmosphère feutrée.

— 8-2-0-4-1, hoquette Vogel. 8-2-0-4-1 !

Elias tape le code. L'écran se déverrouille. Il parcourt les messages. Un expéditeur unique : *ARCHITECTE*.

Un frisson thermique parcourt l'échine d'Elias. Ce n'est pas de la peur. C'est de la reconnaissance. L'Architecte est le cerveau logistique du Triangle. Celui qui planifie les dissolutions. Celui qui a embauché Elias vingt ans plus tôt.

Le message est court : *"SUJET LUCAS V. - SOURCE COMPROMISE. RÉCUPÉRATION OBJET ALPHA INDISPENSABLE. ÉLIMINATION IMMÉDIATE. LIVRAISON SOUS-SOL 4 POUR DISSOLUTION."*

La date : hier, 22h14.

Elias verrouille le téléphone. Il le glisse dans sa poche de veste. Sa main gantée ne tremble pas. Le plan se dessine dans son esprit avec la précision d'un schéma technique.

Il regarde Vogel. L'homme pleure maintenant. Des sanglots de gamin.

— Pourquoi Lucas ? demande Elias. Pourquoi lui ?

— Il avait besoin d'argent, geint Vogel. Pour sa came. Pour partir loin. Il a cru qu'il pourrait doubler le Syndicat en vendant la liste aux Stups. Il a été stupide. Tellement

stupide...

Elias ferme les yeux. Il revoit le tatouage de phare sur l'omoplate de Lucas. Un symbole d'espoir. Un signal dans la tempête. Lucas n'essayait pas de doubler le Syndicat. Il essayait d'acheter sa liberté.

Elias rouvre les yeux. Le regard est vide. Ciment.

— La procédure prévoit que je ne laisse aucun témoin, dit Elias.

— Non... s'il vous plaît... Elias... je vous ai aidé...

— Tu as pressé la détente, Vogel. 9mm. Dans la nuque. Une signature de lâche. Tu n'as même pas eu le courage de le regarder en face.

Elias saisit le Beretta. Il visse le silencieux. Le pas de vis est parfait. Un mouvement fluide.

Il braque l'arme sur Vogel.

— Attendez ! crie Keller depuis le sol. Il y a autre chose ! L'Architecte... il sait pour vous. Il sait que vous avez reçu le corps. C'était un test.

Elias se fige. Le canon de l'arme est à dix centimètres du front de Vogel.

— Un test ?

— Si vous dissolviez le gamin sans rien dire, vous restiez dans le système, crache Keller dans une quinte de toux sanglante. Si vous ne le faisiez pas... vous deveniez la prochaine livraison.

Elias analyse l'information. C'est logique. Le Triangle ne laisse rien au hasard. L'ordre de 03h00 n'était pas un hasard. C'était une sentence.

04h28.

Le temps s'accélère. Elias doit bouger.

Il appuie sur la détente.

Pouf.

La tête de Vogel bascule en arrière. Un orifice d'entrée net au centre du front. Un orifice de sortie plus large à l'arrière du crâne. De la matière cérébrale et des fragments d'os maculent le canapé en cuir blanc. Vogel ne souffre plus. Il n'est plus qu'une statistique.

Elias se tourne vers Keller. Le garde du corps ferme les yeux. Il attend.

— Toi, tu vas rester en vie, dit Elias.

Keller rouvre les yeux. L'incompréhension se lit sur son visage livide.

— Pourquoi ?

— Quelqu'un doit porter le message.

Elias s'approche de Keller. Il s'accroupit. Il saisit le scalpel. D'un geste vif, il trace une marque sur la joue de Keller. Un trait vertical. Profond. Jusqu'à l'os malaire.

— Dis à l'Architecte que le préparateur démissionne. Et que le ramassage des résidus de 06h00 sera chargé.

Elias se lève. Il récupère le Glock 17 de Keller. Il vérifie le chargeur. Plein. 17 coups.
Il le glisse à sa ceinture.

Il quitte le penthouse. Il n'emprunte pas l'ascenseur. Trop prévisible. Il prend l'escalier de service. Ses pas résonnent contre le béton brut.

Chaque marche le rapproche du sol.
Chaque marche le rapproche de Pantin.

Dans sa tête, il révise sa liste d'inventaire.

Acide chlorhydrique : 200 litres.

Soude caustique : 50 kilos.

Scalpels : 12.

Beretta : 1.

Munitions : 45.

La pluie redouble de violence lorsqu'il atteint le parking souterrain. Sa Mercedes noire l'attend. Un corbillard discret.

Il monte à bord. Démarre le moteur. Le ronronnement du V6 est un chant de guerre.

Il regarde l'heure sur le tableau de bord. 04h35.

Le compte à rebours continue. La chair de Lucas attend toujours dans le sac bleu, au milieu des vapeurs froides de l'entrepôt. Elias a promis une vengeance. Il va livrer une boucherie.

Il engage la première. Les pneus crissent sur le bitume humide.

La direction est claire : Pantin. Le Bocal. Là où tout se dissout. Là où tout va brûler.

Chapitre 10

L'ACIER ET LE VERRE

La Mercedes s'arrête à cent mètres de la tour Onyx. Le moteur s'éteint. Le silence s'installe. Il est 04h52. La pluie cogne contre le toit en tôle. Des gouttes lourdes. Rythmiques. Elias regarde le bâtiment. Trente-deux étages de verre fumé et d'acier brossé. Une lance plantée dans le flanc de Boulogne-Billancourt. Vogel habite au sommet. Le penthouse. Une cage dorée avec vue sur les cadavres de la ville.

Elias ne bouge pas. Il observe les cycles des projecteurs de sécurité. Balayage horizontal. Six secondes d'intervalle. Il vérifie son matériel sur le siège passager. Le Beretta 92FS. Silencieux fileté. Un chargeur engagé. Deux en réserve. Le Glock 17 de Keller. Il glisse le Glock dans son dos, à la ceinture. Le Beretta va dans le holster d'aisselle.

Il enfle ses gants en latex noir. Puis une seconde paire en cuir fin. Il vérifie son pouls à la carotide. Soixante battements par minute. Régulier. Métronomique. Son corps est une machine thermique bien réglée. La colère est là, mais elle est froide. Elle ne fait pas trembler les mains. Elle durcit les muscles.

Il sort de la voiture. L'air humide s'engouffre dans ses poumons. Il sent l'ozone et le bitume mouillé. Il contourne la tour par l'ouest. Il évite le hall principal. Trop de caméras. Trop de marbre. Il cherche la zone de livraison.

La rampe d'accès au parking souterrain est protégée par une grille épaisse. Un lecteur de badge brille d'une lueur rouge. Elias sort un boîtier noir de sa poche. Un duplicateur de fréquence. Il l'approche du lecteur. L'appareil scanne les codes résiduels. Trois secondes. Le voyant passe au vert. La grille s'élève dans un

sifflement hydraulique.

Elias se glisse à l'intérieur. Il marche près du mur. Dans l'ombre portée. Ses semelles en gomme ne font aucun bruit sur le béton époxy. Il repère la porte de service.

Marquage : « ACCÈS TECHNIQUE – UNITÉ 4 ».

Il sort un jeu de rossignols. Il insère le palpeur. Il cherche le contact des goupilles. Un clic. Deux clics. La serrure cède. Il entre.

L'odeur change. Graisse de moteur. Poussière chaude. Air filtré. Il est dans les intestins de la tour. Un escalier de béton brut monte vers les étages. Il n'utilisera pas l'ascenseur. L'ascenseur est un piège. Un espace clos. Une cible facile.

Il commence l'ascension.

Premier étage. Ses jambes montent sans effort.

Cinquième étage. Le rythme cardiaque passe à soixante-cinq.

Dixième étage. La sueur perle sur son front. Il ne l'essuie pas.

Il s'arrête sur le palier du douzième. Il écoute. Des vibrations sourdes circulent dans la cage d'escalier. Les ventilations. Le bourdonnement des transformateurs. Il reprend la montée.

Vingtième étage. Ses muscles brûlent. C'est une sensation familière. Il se concentre sur sa respiration. Inspiration par le nez. Expiration par la bouche. Un cycle par volée de marches.

Vingt-huitième étage. Il s'arrête devant la porte coupe-feu. C'est ici que se trouve le nœud domotique de l'immeuble. Il ouvre le boîtier électrique situé sur le palier. Des câbles de fibre optique courent comme des nerfs colorés. Il cherche le câble gris.

Celui qui gère le flux vidéo du penthouse de Vogel.

Il sort une pince coupante. Il sectionne la gaine. Il branche un petit écran LCD sur les fils dénudés. L'image apparaît. Grain noir et blanc. Le salon de Vogel. Canapés blancs. Table en verre. Une bouteille de whisky entamée. Vogel est là. Assis sur le fauteuil. Il regarde le vide. Il tient un téléphone à la main. Il semble attendre un appel qui ne vient pas.

Elias sort un émetteur de signaux parasites. Il le connecte au réseau. Un brouilleur. Dans trente secondes, les caméras de l'appartement diffuseront une image en boucle. Les gardes au rez-de-chaussée ne verront qu'un salon vide et calme. Un salon mort.

Il range son matériel. Il remonte les quatre derniers étages.

Trente-deuxième étage. La porte est blindée. Finition bois précieux. Il n'y a pas de serrure apparente. Un clavier numérique et un scanner rétinien. Le Syndicat ne plaisante pas avec la sécurité de ses cadres.

Elias ne cherche pas à pirater le code. Il s'approche du boîtier de commande. Il retire le cache en plastique avec la pointe de son couteau. Il expose les circuits intégrés. Il sort une bombe de givrant industriel. Il pulvérise le liquide cryogénique sur la puce de contrôle. Le composant gèle instantanément. Il devient friable.

Il frappe le boîtier d'un coup sec avec le talon de sa main. Le silicium explose. Le système se met en mode sécurité. C'est une faille standard. En cas de panne critique, les verrous magnétiques se relâchent pour permettre l'évacuation.

Un déclic métallique résonne dans le couloir désert. La porte s'entrouvre de quelques millimètres.

Elias dégaine le Beretta. Il visse le silencieux. Le métal froid contre le métal chaud. Il vérifie la chambre. Une balle est engagée. Il repousse la sécurité.

Il pousse la porte de l'épaule. Lentement.

L'appartement est plongé dans une pénombre bleutée. La lumière de la ville traverse les baies vitrées. Il n'y a pas de musique. Juste le sifflement de la climatisation.

L'entrée débouche sur un couloir tapissé de cuir noir. Elias progresse en mode chasse. Dos au mur. Le canon de l'arme pointé vers l'avant. Ses yeux balayaient les angles morts.

Il entend un bruit. Un verre qui s'entrechoque contre une table. À droite. Le grand salon.

Il franchit le seuil.

Vogel est à dix mètres. De dos. Sa silhouette se détache contre les lumières de Paris. Il porte une chemise en soie bleu nuit. Il est voûté. Ses épaules tressaillent.

Elias ne dit rien. Il n'est pas venu pour parler. Il avance. Un pas. Deux pas. Son ombre s'étire sur le parquet de chêne massif.

Vogel se fige. Il a senti un déplacement d'air. Ou peut-être l'instinct de la proie face au prédateur. Il commence à se retourner.

— Reste immobile, dit Elias.

Sa voix est un rasoir qui glisse sur de la glace. Plate. Sans inflexion.

Vogel s'arrête à mi-chemin. Son profil est éclairé par un néon publicitaire extérieur. Rouge sang. Il tremble. Sa main lâche le verre de whisky. Le cristal explose sur le sol. Le liquide se répand.

— Elias ? murmure Vogel.

Sa voix est aiguë. Chargée de peur. L'odeur de sa sueur emplit l'espace. Une odeur aigre. Celle des hommes qui savent qu'ils vont mourir.

— Le sac bleu, dit Elias.

Il fait un pas de plus. Il est maintenant à cinq mètres. La distance idéale.

— Je... je ne savais pas, Elias. Je te jure. C'était un ordre. Un malentendu. Keller a dit que...

— Le sac bleu, répète Elias.

Il lève le Beretta. Le viseur aligné sur la base du crâne de Vogel.

— Elias, écoute. On peut s'arranger. J'ai de l'argent. Beaucoup. Dans le coffre. Prends tout. Pars loin. Ils ne sauront jamais.

Vogel se tourne complètement. Ses yeux sont écarquillés. Des pupilles dilatées par la terreur. Il voit l'arme. Il voit le visage d'Elias. Ce n'est plus un homme. C'est un mur de ciment.

— Lucas avait un phare tatoué sur l'épaule, dit Elias. Tu as tiré dans la nuque. À bout portant.

— Il travaillait pour les flics ! Il nous balançait ! On n'avait pas le choix !

Vogel lève les mains. Un geste inutile. Une défense dérisoire.

— On a toujours le choix, répond Elias. Tu as choisi la nuque. Je vais choisir les articulations.

Elias presse la détente.

Pfft.

Le bruit du silencieux est un soupir. La balle de 9mm traverse le genou droit de Vogel. L'os éclate. Les éclats de rotule perforent la chair.

Vogel hurle. Un cri animal. Il s'effondre sur le tapis blanc. Le sang commence à imbiber la laine précieuse. Une tache sombre qui s'étend.

Elias avance. Il se tient au-dessus de lui. Vogel se tord de douleur. Il attrape sa jambe avec ses deux mains.

— S'il te plaît... Elias... tuez-moi... tuez-moi tout de suite !

Elias range le Beretta. Il sort le scalpel de sa poche intérieure. Une lame numéro 11. Acier inoxydable. Tranchant chirurgical.

— Pas tout de suite, dit Elias.

Il s'accroupit. Il attrape le poignet de Vogel. Sa poigne est une mâchoire de fer.

— À Pantin, au sous-sol, on commence toujours par les extrémités. Pour faciliter la dissolution.

Il appuie la pointe du scalpel sur la base du pouce de Vogel.

— On va voir combien de temps il faut pour qu'un homme disparaisse complètement.

Dehors, la pluie continue de tomber. Elle lave les vitres de la tour Onyx. À l'intérieur, le nettoyage commence. Mais cette fois, Elias n'utilise pas d'acide chlorhydrique. Il utilise le temps.

Il regarde sa montre. 05h14.

Le ramassage des résidus est dans quarante-six minutes.

Elias sourit. C'est un mouvement de lèvres qui n'atteint pas ses yeux.

Il commence la première incision. Profonde. Précise. Jusqu'au tendon.

La nuit est encore longue. Et le Bocal attend ses nouveaux déchets.

Chapitre 11

PENTHOUSE

L'acier glisse. La peau s'ouvre. Pas de résistance. Le scalpel numéro 11 est un rasoir. Il sépare l'épiderme du derme avec une fluidité obscène.

Vogel hurle encore. Un son aigu. Insupportable. Elias ne bronche pas. Il connaît ce son. C'est le bruit de la matière qui réalise sa propre finitude. Dans le Bocal, à Pantin, les cris sont étouffés par les murs de briques et le ronflement des compresseurs. Ici, dans ce penthouse de la tour Onyx, le son rebondit sur les parois en verre trempé. Il ricoche sur les meubles de designer. Il meurt dans la moquette en laine de Nouvelle-Zélande.

Elias retire la lame. Il observe la plaie. Propre. Linéaire. Le sang artériel commence à pomper. Un rythme cardiaque de 140 battements par minute. Vogel est en état de choc traumatique. Ses pupilles sont des trous noirs. Sa peau est devenue grise, la couleur du plomb fondu.

— Le pouce, dit Elias.

Sa voix est un frottement de gravier. Plate. Sans inflexion.

— Sans le pouce, on ne peut plus rien saisir. On n'est plus un homme. On est une proie.

Vogel tremble de tout son long. Ses mains, autrefois soignées par des manucures hebdomadaires, sont maintenant maculées de rouge. Il essaie de ramper vers l'arrière. Il laisse une traînée sombre sur le tapis blanc. Une calligraphie de condamné.

— Pourquoi... Elias... pourquoi lui ? hoquette Vogel.

Elias ne répond pas. Il ajuste sa position. Ses genoux sont secs. Ses articulations ne craquent pas. Il saisit la cheville droite de Vogel. Celle où la balle de 9mm a fait éclater l'os. Il appuie son pouce sur la fracture ouverte.

Le cri de Vogel change de fréquence. Il atteint une note suraiguë avant de se briser dans un étouffement de bile.

— Tu as tiré dans la nuque, dit Elias. Calibre 9mm. Winchester Silver Tip. Une balle de professionnel. Mais tu n'es pas un professionnel, Vogel. Tu es un comptable qui porte un holster.

Elias sort une pince hémostatique de sa sacoche. Un outil en acier brossé. Il l'introduit dans la plaie du genou. Il cherche l'artère. Il ne veut pas que Vogel se vide de son sang trop vite. Pas avant d'avoir entendu la vérité. Le métal clique contre l'os brisé. Vogel convulse. Ses talons martèlent le sol.

— Lucas, souffle Elias. Son nom était Lucas.

Vogel ferme les yeux. Des larmes coulent, traçant des sillons clairs dans la sueur qui recouvre son visage.

— Il... il ne m'a pas laissé le choix, bafouille Vogel. Elias, écoute-moi. Il savait pour le chargement de lundi. Il avait des noms. Des dates.

— Il était ton indicateur, coupe Elias. Tu l'utilisais pour tes petites affaires personnelles. Pour voler le Syndicat.

Vogel ne répond pas. Le silence confirme. Elias tourne la pince dans la chair. Un tour

complet. Vogel vomit. Une flaque jaune et acide sur le cuir du canapé à vingt mille euros.

— Il voulait arrêter, reprend Vogel dans un souffle court. Il disait qu’il avait assez vu de merde. Il voulait partir. Il parlait d’un phare. Un putain de phare dans le Finistère. Il rigolait de ça.

Elias serre les dents. L’image du tatouage sur l’omoplate de Lucas lui brûle la rétine. Un phare. Un signal dans la tempête. Lucas n’avait jamais vu la mer, sauf sur des cartes postales qu’il n’envoyait jamais.

— Il a essayé de négocier, continue Vogel. Il m’a dit qu’il avait une clé USB. Un truc planqué. Il m’a menacé de tout balancer si je ne lui donnais pas cinquante mille. Pour sa nouvelle vie.

— Et tu as paniqué.

— J’avais pas le choix ! Le Syndicat m’aurait dépecé s’ils apprenaient que je bossais avec un camé !

Elias lâche la pince. Il se relève. Il domine Vogel de toute sa hauteur. Le contraste est violent. Elias est une colonne de béton dans un monde de soie.

— Il n’était plus camé, dit Elias. Ça faisait deux ans. Il était propre.

— Pour toi, peut-être ! Mais pour le milieu, un rat reste un rat.

Elias sort son Beretta. Il retire le chargeur. Vérifie la chambre. Une cartouche cuivrée brille sous les spots encastrés du plafond. Il remet le chargeur. Un claquement sec. Le bruit du destin qui se verrouille.

— Où est la clé ? demande Elias.

Vogel rit. Un rire nerveux, saccadé.

— Tu ne l’as pas trouvée ? Tu l’as ouvert à Pantin, non ? Tu es le meilleur pour ça. Les flics cherchent des indices, toi tu cherches des composants chimiques.

Elias se souvient de l’autopsie. La cage thoracique ouverte. Les organes pesés. L’estomac. Il l’avait ouvert. Il n’y avait rien. Juste les sucs gastriques et les restes d’un dernier repas médiocre.

— Elle n’était pas dans son ventre, dit Elias.

— Alors il m’a baisé, crache Vogel. Il m’a baisé jusque dans la mort. Il n’y avait pas de clé. Juste du vent. Il voulait juste me faire peur. Et ça a marché. J’ai pressé la détente. La balle est partie toute seule. Une erreur de débutant.

Elias regarde sa montre. 05h28. Le temps se contracte. Le ramassage approche.

Il se penche à nouveau sur Vogel. Il attrape le col de sa chemise en coton égyptien. Il le soulève. Vogel est léger. La peur l’a vidé de sa substance.

— On ne meurt pas pour du vent, Vogel. On meurt pour des actes. Tu as tué mon fils. Tu as rompu la chaîne.

— Elias... pitié... on peut s’arranger. J’ai des comptes aux Caïmans. Des codes. Plusieurs millions. C’est à toi. Tout est à toi.

Elias sort une fiole de son sac. Un liquide incolore. Inodore. Il dévisse le bouchon.

— L’argent n’a pas d’odeur, dit Elias. Mais la chair qui brûle, si.

Il verse quelques gouttes sur la plaie ouverte du genou de Vogel. La réaction est instantanée. Une fumée blanche s'élève. Une odeur de soufre et de protéines grillées emplit la pièce. Vogel hurle d'une manière nouvelle. Un cri de gorge, profond, qui semble arracher ses cordes vocales.

— Acide fluorhydrique, explique Elias d'une voix chirurgicale. Il ne se contente pas de brûler la peau. Il pénètre les tissus. Il attaque le calcium. Il dissout tes os de l'intérieur pendant que tu es encore conscient. C'est une douleur que le cerveau humain n'est pas conçu pour traiter.

Vogel se convulse. Ses yeux roulent dans leurs orbites. Il n'est plus qu'un tas de réflexes musculaires et de souffrance pure.

— La clé est dans le phare, murmure Elias, plus pour lui-même que pour sa victime.

Il comprend enfin. Le tatouage. Ce n'était pas un symbole d'espoir. C'était une adresse. Une coordonnée. Lucas avait laissé la carte du trésor sur sa propre peau, sachant que son père serait le seul à la lire. Le seul à le préparer pour le grand voyage.

Elias se redresse. Il n'éprouve ni joie, ni satisfaction. Juste le sentiment d'un travail qui avance. La vengeance est une procédure comme une autre. Elle nécessite de la méthode, de la précision et les bons outils.

Il parcourt l'appartement des yeux. Il repère la salle de bain. Marbre noir. Robinetterie en or mat. Il y va. Il récupère des serviettes épaisses. Il revient dans le salon.

Vogel est prostré. Sa jambe est une ruine fumante. Ses respirations sont des sifflements.

Elias commence à installer les serviettes autour du corps. Il crée un périmètre de confinement. Il ne veut pas tacher davantage le reste de la pièce. Il prépare le découpage.

— Pourquoi ne pas me tuer ? gémit Vogel dans un souffle agonisant.

— Le Syndicat attend son rapport de nettoyage, répond Elias en sortant une scie à os à main. Lame en acier trempé. Dents alternées pour éviter le blocage.

Il pose la lame sur la cuisse de Vogel, juste au-dessus du genou.

— Si je te tue maintenant, tu n'es qu'un cadavre. Si je te démembre vivant, tu es un message.

Elias commence le mouvement de va-et-vient. Le bruit est atroce. Un frottement de métal contre la viande, puis le craquement sec de la fibre osseuse. Vogel s'évanouit. Elias s'arrête. Il lui met une gifle monumentale. Vogel revient à lui, les yeux révulsés.

— Reste avec moi, Vogel. On n'en est qu'à la première étape.

Le travail dure vingt minutes. Elias est méthodique. Il ne transpire pas. Ses gestes sont économes. Il ligature les vaisseaux au fur et à mesure. Il utilise des colliers de serrage en plastique. Le genre qu'on trouve dans les magasins de bricolage. Efficace. Bon marché.

À 05h50, Vogel n'est plus qu'un tronc. Les quatre membres sont alignés sur la moquette, comme des pièces détachées d'un mannequin de vitrine. Le torse de Vogel bouge encore. Un mouvement de soufflet saccadé. Il est en état de choc profond, mais son cœur refuse de s'arrêter. La haine et la chimie le maintiennent en vie.

Elias nettoie ses outils avec une lingette désinfectante. Il les range dans sa sacoche. Il

vérifie l'heure. 05h52.

Il s'approche de la grande baie vitrée qui donne sur Paris. La ville s'éveille sous une lumière grise, sale. Au loin, vers l'est, il devine l'emplacement de l'entrepôt de Pantin. Le Bocal l'attend.

Il revient vers ce qui reste de Vogel. Il se penche. Il approche son visage à quelques centimètres de celui du mourant.

— Lucas n'a pas eu peur à la fin, ment Elias. Il savait que je viendrais terminer le travail.

C'est le seul moment où Elias s'autorise une émotion. Un mensonge pour un mort. Une dernière politesse.

Vogel essaie de parler. Une bulle de sang éclate sur ses lèvres. Aucun son ne sort.

Elias se relève. Il prend un bidon d'essence de térébenthine qu'il avait apporté. Il en répand le contenu sur les meubles, sur les rideaux, sur les membres éparpillés. Il termine par le corps de Vogel.

Il se dirige vers la porte d'entrée. Il sort un briquet Zippo de sa poche. Chrome brossé. Un cadeau de son propre père, il y a trente ans.

Il actionne la molette. La flamme danse, fragile mais obstinée.

— 06h00, dit Elias. Ramassage des résidus.

Il lâche le briquet.

L'essence s'enflamme instantanément. Une vague de chaleur le pousse vers le

couloir. Les rideaux s'embrasent. Le feu court sur la moquette, suivant la traînée de sang de Vogel comme un mèche.

Elias ferme la porte blindée. Il ne verrouille pas. Inutile.

Il prend l'ascenseur de service. En bas, sa camionnette blanche est garée dans la zone de livraison. Il monte à bord. Il démarre le moteur. Le diesel claque dans le silence du matin.

Il quitte le parking alors que les premières sirènes retentissent au loin.

Il roule vers le périphérique. Sa main droite est posée sur le levier de vitesse. Elle ne tremble pas. Mais sous ses ongles coupés ras, malgré le nettoyage, il reste une fine pellicule de sang séché.

Celui de Lucas. Celui de Vogel. Les deux se confondent.

Elias regarde le soleil se lever dans son rétroviseur. Un disque rouge, comme un œil injecté de sang.

Il a un phare à trouver.

Le nettoyage n'est pas terminé. Il ne fait que changer d'échelle.

Il engage la première et s'insère dans le flux des travailleurs qui partent au bureau. Un fantôme parmi les vivants. Un boucher parmi les agneaux.

Pantin est derrière lui. Le Bocal est vide. Pour l'instant.

Chapitre 12

LA MÉCANIQUE DE LA PEUR

Vogel est assis dans un fauteuil Eames. Cuir noir. Aluminium poli. Une pièce de design à six mille euros. Ses chevilles sont fixées aux pieds du siège avec du ruban adhésif industriel. Gris. Renforcé par des fibres de verre. Ses poignets sont entravés derrière le dossier. Le plastique des colliers de serrage mord la chair. Les mains de Vogel sont violettes. Les capillaires éclatent.

Elias se tient debout devant lui. Il porte son tablier de polyuréthane. Il a gardé ses gants en nitrile. Une seconde peau bleue.

Sur la table basse en verre trempé, un ordinateur portable est ouvert. L'écran diffuse une lumière crue. Elle rebondit sur les pupilles dilatées de Vogel. Elias insère la clé USB. Le port cliqua. Un bruit sec dans le silence du penthouse.

— Regarde, dit Elias.

Sa voix est un scalpel. Plate. Tranchante.

Il fait défiler les fichiers. Des photos haute résolution. 4000 pixels de large. La réalité sans filtre.

La première image apparaît. Un torse humain sur une table en inox. La peau est livide. Une teinte entre le gris et le jaune soufre. Au centre de l'épaule gauche, un phare. L'encre noire ressort violemment sur le derme décoloré.

Vogel détourne les yeux. Sa respiration est un sifflement court. Asthmatique.

— Regarde, répète Elias.

Il saisit la mâchoire de Vogel. Les doigts en nitrile pressent les masséters. La pression est calculée pour provoquer une douleur précise, juste en dessous du seuil d'évanouissement. Il force la tête de Vogel vers l'écran.

— C'est Lucas. Mon fils. Il avait vingt-trois ans. Son cœur pesait trois cents grammes. Il est ici, sur la photo numéro quatre. On voit la valve mitrale. Elle est saine. Il aurait pu vivre encore soixante ans.

Elias clique. Photo suivante. Un plan serré sur la nuque.

— Calibre 9mm. Parabellum. Ogive blindée. Elle est entrée ici, à la base de l'atlas. Elle a broyé la première vertèbre cervicale. Elle a sectionné la moelle épinière. La mort a été instantanée. Le cerveau a envoyé une dernière impulsion électrique. Puis, le noir.

Vogel essaie de parler. Un gargouillement s'échappe de sa gorge. Sa bouche est sèche. La peur bloque les glandes salivaires.

Elias lâche la mâchoire. Il recule d'un pas. Il observe Vogel comme une pièce de viande suspecte sur un étal.

— Tu m'as envoyé ce sac à 03h00. Le protocole habituel. Le Bocal attendait. Les cuves étaient prêtes. Acide chlorhydrique. Concentration à 33 %. C'est le dosage idéal pour la décomposition organique.

Elias s'approche du bar. Il prend un verre en cristal. Il ne se sert pas à boire. Il observe simplement la réfraction de la lumière à travers le verre.

— L'acide commence par les tissus mous, continue Elias. Les yeux. Les muqueuses. La langue. Ça prend environ douze minutes. La chair devient une bouillie gélatineuse. Une soupe d'acides aminés dénaturés. Les graisses se saponifient. Ça sent le savon bon marché et la javelle. C'est ton odeur, Vogel. Celle que tu masques avec ton eau de Cologne à cent balles.

Vogel tremble. Le fauteuil Eames grince sur le parquet en chêne massif. Une flaque sombre s'étend sous son entrejambe. L'ammoniac de l'urine se mélange à l'odeur de l'appartement.

Elias ne sourit pas. Il ne ressent pas de satisfaction. Juste une nécessité mécanique.

— Pour les os, c'est plus long, poursuit-il. Le phosphate de calcium résiste. Il faut augmenter la température. Le chauffage des cuves est réglé sur 45 degrés. À cette chaleur, le squelette s'effrite en six heures. Il ne reste qu'un dépôt calcaire au fond. On ouvre le siphon. On rince à grande eau. Lucas devient un matricule dans les égouts de Pantin. Rien. Le néant absolu.

Elias pose le verre. Il sort un scalpel de sa poche ventrale. Lame numéro 11. Acier carbone. La pointe est effilée comme une promesse.

Il s'approche de Vogel. Il pose la pointe du scalpel sur le revers de la veste italienne.

— Tu as tiré. Pourquoi ?

Vogel hoquète. Les larmes tracent des sillons clairs dans la poussière et la sueur sur ses joues.

— Je... je ne savais pas, parvient-il à articuler. Il a bougé. J'ai paniqué. C'était un accident. Un putain d'accident.

Elias appuie légèrement. La lame traverse la soie. Puis la chemise. Elle atteint la peau au-dessus de la clavicule. Un point rouge apparaît. Une perle de sang parfaite.

— En physique, l'accident n'existe pas, dit Elias. Il n'y a que des vecteurs et des forces. Ton doigt a exercé une pression de deux kilogrammes sur la détente. Le percuteur a frappé l'amorce. La poudre a brûlé. La balle a suivi sa trajectoire. C'est de la balistique. C'est une décision.

Elias contourne le fauteuil. Il se place derrière Vogel. Il passe la lame du scalpel sur le cuir du dossier, juste à côté de l'oreille du captif. Le bruit du métal qui glisse sur la peau de bête est un avertissement.

— Tu m'as demandé de le dissoudre. Tu m'as payé pour effacer ton erreur. Tu voulais que j'utilise mes mains pour transformer mon propre sang en une solution chimique incolore.

Elias pose sa main gauche sur le front de Vogel. Il tire la tête en arrière. La gorge est exposée. La pomme d'Adam monte et descend. Rapidement. Rythme cardiaque : 140 battements par minute.

— Je ne vais pas utiliser d'acide pour toi, Vogel. L'acide, c'est pour les professionnels. Pour ceux qui ont un métier. Toi, tu es un déchet. Les déchets, on les traite par démembrement manuel. C'est plus lent. Plus pédagogique.

Vogel hurle. Un son étouffé, guttural. Elias ne l'interrompt pas. Il observe le larynx vibrer sous la peau.

— On commence par les extrémités, dit Elias. C'est la règle. On remonte vers le centre. On préserve les fonctions vitales le plus longtemps possible. Le cerveau doit rester irrigué pour traiter les signaux de douleur. C'est une question de chimie nerveuse. Les neurotransmetteurs saturent les récepteurs. C'est fascinant à observer.

Elias descend le scalpel vers le poignet droit de Vogel. Il repère l'artère radiale. Il ne va pas la sectionner. Pas tout de suite. Il va d'abord couper les tendons. Un par un.

— Tu sens ça ?

La pointe s'enfonce de deux millimètres. Vogel se convulse. Le ruban adhésif tient bon.

— C'est l'acier qui rencontre tes nerfs. Une information électrique qui voyage à cent mètres par seconde vers ton cortex. Tu es vivant, Vogel. Tu n'as jamais été aussi vivant qu'à cet instant précis.

Elias travaille avec une précision chirurgicale. Il ne gesticule pas. Ses gestes sont économes. Utilitaires. Il n'y a pas de haine dans ses yeux. Juste une concentration absolue. Celle de l'artisan qui finit une pièce difficile.

Le sang commence à couler sur le tapis persan. Un rouge profond. Royal.

— 04h15, note Elias en jetant un coup d'œil à sa montre. Nous avons du temps. Le ramassage des résidus n'est qu'à 06h00.

Il saisit une pince hémostatique dans sa trousse. Le métal clique.

— Lucas avait peur du noir quand il était petit, dit Elias. Je lui disais que le phare sur son épaule le guiderait. Je lui ai menti. La lumière s'éteint pour tout le monde. La seule question, c'est la durée de l'agonie.

Vogel ne hurle plus. Il gémit. Un son de moteur qui s'étouffe.

Elias change de lame. La numéro 11 est émoussée par le cartilage. Il enclenche la

nouvelle. Le bruit du ressort est net.

— On continue, Vogel. On a encore sept articulations majeures à explorer avant le tronc.

Le silence retombe sur le penthouse. Seul le bruit du scalpel travaillant la chair et le souffle court de l'agonisant ponctuent la nuit. Dehors, Paris dort. Les lumières de la ville clignotent au loin, indifférentes à la mécanique de la peur qui se joue au dernier étage.

Elias est méthodique. Il ne saute aucune étape. Il respecte le protocole.

Le boucher travaille. La viande répond.

À 05h30, Elias s'arrête. Il examine son œuvre. Vogel est toujours conscient. Ses yeux roulent dans leurs orbites. Il a perdu l'usage de ses membres, mais son cœur bat encore. Un moteur fatigué dans une carrosserie détruite.

Elias se relève. Ses articulations craquent. Il retire ses gants bleus. Ils sont poisseux. Il les jette sur le corps de Vogel.

— Le nettoyage commence maintenant, dit Elias.

Il se dirige vers la cuisine. Il attrape un bidon d'essence de térébenthine. Il revient dans le salon. Il commence à arroser le tapis, les meubles, le cuir du fauteuil Eames. L'odeur de solvant remplace celle du sang.

Il sort son briquet Zippo. Chrome brossé.

Il regarde Vogel une dernière fois. Vogel ne le regarde pas. Il regarde le plafond. Il attend.

Elias actionne la molette. La flamme surgit.

— 06h00, dit Elias. Ramassage des résidus.

Il lâche le briquet.

Le feu n'est pas une émotion. C'est une réaction chimique exothermique. Une oxydation rapide.

Elias tourne le dos à l'incendie. Il marche vers la sortie. Les flammes lèchent déjà les photos de Lucas sur l'écran de l'ordinateur. Le plastique fond. L'image se tord. Le phare disparaît dans une volute de fumée noire.

Il ferme la porte. Le verrou claque.

Dans l'ascenseur, Elias lisse son tablier. Il vérifie ses ongles.

Le nettoyage est une science. L'expiation est une procédure.

Pantin l'attend. Le Bocal est vide. Pour l'instant.

Chapitre 13

SECTION DES TENDONS

Le marbre de Carrare est froid. Vogel est étalé dessus. Sa chemise en soie Charvet est ruinée. Le sang imbibe les fibres. Le rouge s'étale, sombre et lourd. Il a la consistance du sirop de cerise.

Elias observe. Il ne bouge pas. Il attend.

Vogel gémit. Un bruit de gorge. Un râle sec. Sa main gauche gratte le sol. Ses doigts cherchent une prise. Ils glissent sur le poli de la pierre. Vogel veut fuir. C'est un réflexe moteur. Le cerveau reptilien commande. Les jambes doivent suivre.

Vogel tracte son buste. Ses muscles faciaux sont tordus. La douleur est une décharge électrique constante. Elias regarde l'heure. 04h12. Le timing est bon.

Vogel gagne dix centimètres. Puis vingt. Il se dirige vers la baie vitrée. Il espère quoi ? Sauter ? Appeler à l'aide ? Paris dort derrière la vitre triple vitrage. La ville est une grille de lumières indifférentes.

Elias avance. Ses pas sont insonores sur le tapis persan. Il tient le scalpel entre le pouce et l'index. Prise porte-plume. La lame est une numéro 10. Ventre arrondi. Acier inoxydable.

Vogel sent une présence. Il s'arrête. Il tourne la tête. Ses yeux sont injectés de sang. Des pétéchies marquent ses paupières. Signe de strangulation incomplète. Elias a relâché la pression juste à temps. Vogel doit rester lucide. Un mort ne donne pas de codes.

— S'il vous plaît, murmure Vogel.

Le mot est pathétique. Il n'a aucune valeur marchande. Elias ne répond pas. Il s'accroupit derrière Vogel.

Vogel essaie de ruer. Un coup de pied désordonné. Elias saisit la cheville droite. La prise est ferme. Il sent l'os sous la peau fine. Vogel hurle. Le cri est étouffé par la moquette.

Elias positionne le pied de Vogel. Flexion dorsale forcée. Le tendon d'Achille se tend. Il devient une corde de piano sous la peau. C'est le **tendo calcaneus**. Le plus puissant du corps humain.

Elias pose la pointe de la lame. Juste au-dessus du calcanéum.

— Ne bouge pas, dit Elias.

Sa voix est un scalpel de glace. Plate. Sans inflexion.

Vogel tremble. Ses sphincters lâchent. L'odeur de l'ammoniaque se mêle à celle de l'eau de Cologne. Elias ne fronce pas les sourcils. Il traite l'information. Vogel est en état de choc traumatique. Phase initiale.

Elias appuie.

La lame traverse le derme. Puis l'hypoderme. Le sang affleure. Clair. Artériel. Elias poursuit l'incision. Il coupe transversalement. Le tendon résiste. Il est dense. Fibreux. Elias applique une pression constante de deux kilogrammes.

Le tendon cède. **Clac**.

Le son est sec. Comme une branche morte qui se brise. Les deux extrémités du tendon se rétractent instantanément. Le muscle jumeau remonte vers le mollet. La jambe de Vogel devient inutile. Un poids mort.

Vogel ne crie plus. Il n'a plus d'air. Ses poumons sont bloqués en phase expiratoire. Il ouvre la bouche. Ses gencives saignent.

Elias lâche la cheville. Il change de position. Il se place devant le visage de Vogel.

— Lucas, dit Elias.

Vogel cligne des yeux. Il cherche le sens du mot.

— Le phare, précise Elias.

Vogel se souvient. La peur change de nature. Elle devient absolue. Il reconnaît le père. Pas le préparateur de cadavres, mais l'origine de la chair qu'il a trouée d'une balle de 9mm.

Elias sort un smartphone de sa poche. L'écran brille dans la pénombre du penthouse. Il ouvre une application de cryptage.

— Les coffres, dit Elias. Le réseau de transit. Maintenant.

Vogel secoue la tête. Un reliquat de loyauté. Ou la peur de ceux qui sont au-dessus.

Elias se relève. Il attrape une chaise en acier brossé. Design minimaliste. Il la retourne. Il pose le pied de la chaise sur le genou droit de Vogel. Juste sur la rotule.

— La rotule est un os sésamoïde, dit Elias. Elle protège l'articulation. Si j'appuie, elle

explose. Tu ne marcheras plus jamais. Même avec une prothèse.

Vogel regarde le pied de la chaise. Puis les yeux d'Elias. Il ne voit aucune colère. C'est ce qui le brise. Il n'y a rien à négocier avec un automate.

— "Pluton", bafouille Vogel. Le serveur est "Pluton".

— L'adresse IP.

Vogel donne une suite de chiffres. 192.168. ... Elias tape.

— Le protocole de double authentification.

— Une clé USB... Dans mon bureau... Le tiroir à double fond.

Elias se lève. Il va vers le bureau en ébène. Il ne cherche pas. Il sait où regarder. Il trouve le mécanisme. Le double fond s'ouvre. Une clé matérielle. Boîtier en titane. Il l'insère dans son smartphone.

L'accès est validé. Les comptes apparaissent. Des millions. Des flux de sang transformés en octets. Le Syndicat respire par ici. C'est leur poumon financier.

Elias commence le transfert. Pas vers son compte. Vers des centaines de comptes dormants. Une dispersion totale. Une évaporation. En dix minutes, le Syndicat sera insolvable. Les tueurs ne seront plus payés. Les fournisseurs ne livreront plus. La structure s'effondrera de l'intérieur.

Elias revient vers Vogel.

Vogel essaie de sourire. Une grimace sanglante.

— Vous avez... ce que vous vouliez, halète Vogel. Laissez-moi... une ambulance.

Elias range son téléphone. Il remet ses gants en latex. Neufs. Le frottement du plastique produit un sifflement.

— Tu as tué Lucas pour une clé USB, dit Elias.

— C'était... les ordres. Vogel crache un caillot.

— Lucas était mon fils. Il n'était pas un dossier.

Elias saisit le scalpel. Il regarde le poignet gauche de Vogel. L'artère radiale bat sous la peau. Rapide. Irrégulière. 140 battements par minute.

— Je ne suis pas un assassin, dit Elias. Je suis un nettoyeur.

Il incise le poignet. Profondément. Longitudinalement. Pour que la plaie ne se referme pas. Pour que le sang s'écoule jusqu'à la dernière goutte. C'est la procédure standard de vidage.

Vogel regarde son bras. Il regarde le jet de sang qui tache le marbre. Il ne sent plus la douleur. Les endorphines inondent son système. C'est la fin.

Elias se lève. Il va vers la cuisine. Il attrape le bidon de térébenthine.

Il commence à arroser le salon. Le liquide incolore imprègne les tapis. L'odeur est forte. Chimique. Elle pique les narines. C'est une odeur de propre. Une odeur de rénovation.

Vogel ferme les yeux. Sa respiration ralentit.

Elias vérifie sa montre. 05h45.

Il regarde l'ordinateur de Vogel. Les photos de Lucas défilent sur l'économiseur d'écran. Lucas à la mer. Lucas avec son tatouage de phare. Le phare devait le guider. Il l'a mené à une cuve d'acide chlorhydrique.

Elias sort son Zippo.

Il n'éprouve pas de satisfaction. Juste le sentiment d'une tâche accomplie. Le protocole a été respecté. La section des tendons était nécessaire pour immobiliser le sujet. L'extraction des données a été réussie. La liquidation est en cours.

Il actionne la molette du briquet. L'étincelle prend. La flamme est bleue à la base, jaune au sommet.

— Adieu, Vogel, dit Elias.

Il jette le briquet sur le tapis imbibé.

Le feu n'est pas une explosion. C'est une naissance. Une onde de chaleur qui monte. Les flammes courent sur le sol. Elles lèchent les pieds de Vogel. Elles s'attaquent à la soie de sa chemise.

Elias ne regarde pas Vogel brûler. Il regarde le phare sur l'écran. Le plastique de l'écran commence à boursoufler. L'image se déforme. Le phare fond.

Elias se dirige vers la porte d'entrée. Il retire ses sur-chaussures. Il les met dans un sac plastique.

Il sort sur le palier. Il ferme la porte. Le verrou claque. Un son définitif.

L'ascenseur arrive. Les portes en inox s'ouvrent. Elias entre. Il appuie sur le bouton "RDC".

Le nettoyage est une science. L'expiation est une procédure.

Dans le hall, le veilleur de nuit dort derrière son comptoir. Elias passe devant lui sans un bruit. Il sort dans la rue. L'air frais de Pantin lui fouette le visage.

Le ciel blanchit à l'est. 06h00.

Le ramassage des résidus commence. Elias marche vers sa camionnette. Il a une journée de travail qui l'attend au Bocal. Les morts n'attendent pas.

Il démarre le moteur. Le diesel ronronne. Elias passe la première. Il quitte le trottoir. Dans son rétroviseur, il voit une lueur orangée au dernier étage du penthouse. Une petite étoile qui s'éteint dans le matin.

Lucas est vengé. Elias est vide.

Le monde est propre. Pour l'instant.

Chapitre 14

RETOUR AU BOCAL

05h15.

La Renault Master grise s'immobilise devant le quai numéro 4. Le moteur diesel claque une dernière fois avant de s'éteindre. Le silence retombe sur la zone industrielle de Pantin. Il est lourd. Épais comme une nappe de brouillard sur le canal de l'Ourcq.

Elias ne descend pas tout de suite. Il pose ses mains sur le volant. Ses articulations sont blanches. Ses paumes sont moites. Il regarde ses doigts. Ils ne tremblent pas. C'est une bonne chose. La précision exige le calme. Le calme est une question de respiration.

Inspirer par le nez. Expirer par la bouche. Trois secondes. Trois secondes.

À l'arrière de la camionnette, un choc sourd. Vogel s'est agité. Un grognement étouffé traverse la cloison de tôle. Elias retire la clé du contact. Le métal est froid.

Il descend. Ses bottes en caoutchouc grincent sur le béton mouillé. L'air sent la marée et l'échappement. Il contourne le véhicule. Il insère la clé dans la serrure de la porte arrière. Le mécanisme est huilé. Le loquet bascule sans bruit.

Il ouvre les portes battantes.

Vogel est là. Enroulé dans une bâche de chantier bleue. Seuls ses yeux dépassent. Ils sont exorbités. Les pupilles sont dilatées au maximum. La peur est une réaction

chimique. Adrénaline. Cortisol. Le sang déserte les extrémités pour irriguer les muscles. Vogel ne peut pas courir. Ses chevilles sont serrées par des colliers de serrage en nylon. Ses poignets aussi. Dans son dos.

Elias attrape le bord de la bâche. Il tire. Vogel pèse quatre-vingts kilos. C'est un poids mort, mais la bâche glisse bien sur le plancher en contreplaqué. Le corps bascule. Les pieds de Vogel frappent le bord du quai. Un son mat. Un os qui tape contre le béton.

Vogel émet un sifflement par le nez. Le ruban adhésif sur sa bouche est large. Trois tours de Scotch américain gris.

Elias saisit le diable en acier qui attendait près de la porte de service. Il bascule Vogel dessus. Le mouvement est fluide. Une habitude de manutentionnaire. Il sécurise le paquet avec une sangle à cliquet. *Clac. Clac. Clac.* La sangle s'enfonce dans les chairs de Vogel. L'homme se cambre. Ses yeux implorant.

Elias ne regarde pas les yeux. Il regarde la sangle. Elle est bien tendue.

Il pousse le diable vers l'entrée de l'entrepôt. La porte blindée s'ouvre avec un code. 4-9-2-1. La diode passe au vert. Le sas s'ouvre.

L'odeur arrive tout de suite. C'est une signature. Un mélange de froid industriel, de sang figé et de détergent chloré. Elias traverse la zone de stockage. Des carcasses de bœuf pendent aux rails supérieurs. Elles sont enveloppées dans du plastique protecteur. Des fantômes de viande dans la pénombre. Le froid pique le visage. Elias ne sent rien. Il avance. Ses pas résonnent sous la charpente métallique.

Le mont-charge est au fond. Elias pousse le diable à l'intérieur. Il appuie sur le bouton "S".

La descente est lente. Le câble gémit. Les parois du monte-charge sont griffées. Des

années de caisses métalliques et de fûts d'acide. Elias regarde Vogel. La bâche bleue a glissé. On voit le costume italien de Vogel. Un gris anthracite. Tissu de luxe. La soie de la cravate est froissée. Une tache d'urine sombre s'étend sur l'entrejambe du pantalon.

L'odeur de la peur est aussi une odeur d'ammoniac.

Le monte-charge s'arrête. Les portes coulissent.

Le Bocal.

Quarante mètres carrés. Carrelage blanc du sol au plafond. Un éclairage néon qui grésille à 50 hertz. Au centre, la table de préparation. Acier inoxydable. Un léger rebord pour retenir les liquides. Une rigole qui mène vers le siphon central.

Elias pousse le diable jusqu'à la table. Il libère le cliquet. Vogel s'effondre sur le sol.

Elias le ramasse. Il le soulève par les aisselles. Il le hisse sur l'inox. La surface est glacée. Vogel sursaute au contact du métal. Il se tortille.

Elias ne dit rien. Il va vers le placard mural. Il sort quatre sangles de contention en cuir. Des modèles robustes, utilisés dans les unités psychiatriques des années 70. Il fixe chaque membre aux quatre coins de la table. Vogel est en croix. Immobilisé.

Elias prend une paire de ciseaux de tailleur. Des lames de vingt centimètres.

Il commence par la veste. Il coupe la manche droite. Le tissu cède dans un crissement sec. Puis la manche gauche. Il découpe le plastron. Il déshabille Vogel comme on épluche un fruit. La chemise suit. Le coton égyptien est déchiré sans ménagement. Elias coupe le pantalon le long des coutures extérieures.

Vogel est nu.

Sa peau est blanche. Presque translucide sous les néons. Il a une légère brioche au niveau de l'abdomen. Des poils gris sur le torse. Il tremble de tout son corps. Ses dents s'entrechoquent derrière le ruban adhésif. Un martèlement rythmique.

Elias dépose les vêtements au pied de la table. Il les ramassera plus tard. Rien ne doit rester. Les preuves sont des molécules qu'il faut disperser.

Il se tourne vers l'évier. Il enfle un tablier en vinyle épais. Noir. Il ajuste ses gants de protection en nitrile. Ils montent jusqu'aux coudes. Il vérifie l'étanchéité.

Il revient vers la table.

Il regarde l'emplacement exact où Lucas était allongé deux heures plus tôt. La tache de sang a disparu, nettoyée à la javel, mais Elias voit encore le contour. Le phare sur l'omoplate. Le trou de 9mm dans la nuque. Le vide dans les yeux de son fils.

Vogel essaie de parler. Ça sort comme un bourdonnement sourd. Une supplique inaudible.

Elias approche sa main. Il saisit le bord du ruban adhésif sur la joue de Vogel. Il tire d'un coup sec.

La peau vient avec. Des poils de barbe sont arrachés. Vogel hurle. Un cri aigu. Un cri qui rebondit sur le carrelage.

— Silence, dit Elias.

Sa voix est un rasoir. Plate. Sans inflexion.

Vogel halète. Sa salive est filante.

— Elias... pitié... Elias, je savais pas... je savais pas que c'était lui.

Elias ne répond pas. Il prend une lampe d'examen articulée et la braque sur le visage de Vogel. Les pupilles de l'homme se rétractent instantanément. Il ferme les paupières.

— Regarde-moi, dit Elias.

Vogel ouvre les yeux. Ses larmes coulent vers ses oreilles.

— Le 9mm, dit Elias. La balle est restée dans les tissus. Elle a brisé la deuxième cervicale. Il n'a rien senti. C'est ce qu'on dit, non ?

— C'était un accident, Elias. Une erreur de cible. On m'a dit qu'il balançait. Je devais juste...

— Tais-toi.

Elias va vers l'établi. Il saisit un scalpel. Lame numéro 10. Carbone interchangeable. Il vérifie le tranchant sur le bout de son gant. Il prend aussi un écarteur de Farabeuf. Des instruments de précision.

Il revient vers la table. Il pose les instruments sur un champ stérile, à côté de la cuisse de Vogel.

— Tu connais la procédure, Vogel ?

L'homme secoue la tête. Ses yeux sont fixés sur le scalpel.

— Le corps humain est composé à 65 % d'eau, explique Elias. Le reste, c'est du carbone, de l'azote, du calcium. Des composants simples. Mais le contenant est résistant. La peau est un cuir coriace. Les os sont des structures minérales denses. Pour tout faire disparaître en moins de trois heures, il faut de la méthode.

Elias pose sa main gauche sur la poitrine de Vogel. Il sent le cœur. Il bat trop vite. 140, peut-être 150 pulsations par minute.

— On commence par les cavités, continue Elias. On facilite l'accès de l'acide aux organes internes. Le foie. Les poumons. Les intestins. Plus la surface de contact est grande, plus la réaction chimique est rapide.

Vogel commence à sangloter. C'est un bruit de hoquet. Ses muscles se tétanisent.

— Tu ne vas pas mourir tout de suite, Vogel. Le choc traumatique prendra quelques minutes. Ensuite, ton système s'arrêtera. C'est une question de biologie.

Elias prend le scalpel. Il pose la pointe sur le sternum de Vogel. Il appuie légèrement. Une goutte de sang perle. Un rouge vif. Oxygéné.

— Pour Lucas, tu as utilisé une arme. Un outil de lâche. Tu n'as même pas regardé son visage.

— Si... j'ai... j'ai regardé...

— Non. Tu as regardé la nuque. La cible. Ici, c'est différent. Je vais te regarder jusqu'au bout.

Elias lève les yeux vers l'horloge murale. 05h32.

Le ramassage des résidus est à 06h00. Les camions de la voirie passeront dans la rue.

Le bruit couvrira les pompes de l'évacuation.

Il saisit un bidon de vingt litres sous la table. Il est marqué d'un losange orange.
Produit corrosif. Acide chlorhydrique. Concentration 37 %.

Il pose le bidon sur le sol, près du siphon.

— Le Syndicat t'a donné l'ordre, Vogel. Mais c'est ton doigt qui a pressé la détente.
C'est ta main qui tenait le Glock.

Elias se penche sur Vogel. Il approche son visage à quelques centimètres du sien.
Vogel sent l'odeur de la Javel. L'odeur de la mort propre.

— Tu vas m'aider, Vogel. Tu vas me dire qui a donné l'ordre.

— Je peux pas... ils me tueront...

Elias esquisse un sourire. Un mouvement de lèvres qui ne touche pas ses yeux.

— Regarde où tu es, Vogel. Tu es déjà mort. La seule variable, c'est la durée.

Elias fait glisser la lame le long de la ligne médiane du thorax. Le derme s'ouvre. La graisse sous-cutanée apparaît. Jaune. Granuleuse.

Vogel hurle. Un cri de bête qu'on égorge.

Elias ne bronche pas. Il observe la plaie. Il prend l'écarteur.

— Le nom, Vogel.

Vogel suffoque. Ses yeux roulent dans leurs orbites.

— Keller... c'est Keller...

Elias hoche la tête. Keller. Le niveau supérieur. La tête pensante du secteur Nord.

— Merci, Vogel.

Elias se redresse. Il attrape une scie à os électrique sur le crochet mural. Il branche le cordon. Le moteur émet un sifflement aigu. Une vibration qui remplit la pièce.

Vogel essaie de se détacher. Les sangles de cuir gémissent.

— C'est trop tard, dit Elias.

Il actionne la gâchette. La lame circulaire commence à tourner. Un flou d'acier.

Elias ne pense plus à Lucas. Il ne pense plus à la vengeance. Il pense à la procédure. Il pense à l'angle de coupe. Il pense à la température de l'acide.

Il est le Préparateur.

Il abaisse la scie vers le sternum.

Le premier contact produit une gerbe de sang et de fins débris osseux. Le bruit est celui d'une meuleuse sur de la pierre.

Vogel ne hurle plus. Il n'a plus assez d'air.

05h45.

Le nettoyage a commencé.

Elias travaille avec précision. Il sectionne. Il excise. Il trie. Les morceaux tombent dans la cuve en polyéthylène que son assistant – ou ce qu'il en reste dans son esprit – aurait dû préparer. Mais Elias est seul.

Il vide le premier bidon d'acide. La réaction est immédiate. Une fumée blanche s'élève de la cuve. Une odeur âcre. Elias ajuste son masque à gaz. Le grognement des filtres remplace le silence.

À travers l'oculaire en polycarbonate, le monde devient vert et déformé. Vogel n'est plus qu'une masse de tissus organiques en cours de décomposition accélérée.

L'acide travaille. Les protéines se dénaturent. Les liaisons peptidiques se rompent.

Elias regarde les restes de Vogel bouillonner dans le plastique gris.

Il prend un tuyau d'arrosage fixé au mur. Il ouvre la vanne. L'eau froide rince la table en inox. Le sang, la lymphe et les résidus glissent vers le siphon.

Le carrelage redevient blanc.

Elias retire son masque. Il transpire. Son front est perlé de gouttes froides.

Il va vers le petit bureau dans le coin de la pièce. Il ouvre son journal de bord. Un carnet à couverture en moleskine noire.

Il cherche la dernière page écrite.

Lucas. 23 ans. 9mm nuque. Dissolution incomplète (Vœu paternel).

Il prend son stylo bille. Il écrit juste en dessous :

Vogel. 48 ans. Dissolution totale. 05h55.

Il referme le carnet.

Il entend le moteur d'un camion dans la rue. Le ramassage commence.

Elias va vers l'évier. Il retire ses gants. Il se lave les mains avec du savon chirurgical. Il frotte sous les ongles. Il frotte jusqu'à ce que la peau soit rouge.

Il regarde son reflet dans le miroir piqué de rouille au-dessus de l'évier.

Ses yeux sont vides. Il n'y a pas de satisfaction. Pas de soulagement. Juste la fin d'une tâche.

Le Bocal est propre.

Il éteint les néons.

L'obscurité revient. Seul le ronronnement du transformateur électrique subsiste.

Elias remonte par l'escalier de secours. Il n'aime pas le monte-charge quand il est vide.

Dehors, le ciel est d'un bleu sale. L'aube parisienne.

Il monte dans sa camionnette. Il démarre.

Il reste Keller.

Le carnet n'est pas encore fini.

Elias passe la première. Les pneus crissent sur le bitume. Il quitte la zone industrielle.

Le monde continue de tourner. La chair continue de pourrir.

Et Elias continue de nettoyer.

Chapitre 15

LE POIDS DE LA CHAIR

Le Bocal est une glacière. L'air sature d'anhydride carbonique. Les blocs de glace sèche fument dans les bacs en acier. Une brume blanche rampe sur le carrelage. Elle lèche les bottes en caoutchouc d'Elias. Elle s'enroule autour des pieds de la table de dissection.

Elias vérifie la température. Moins soixante-dix-huit degrés. Le froid est une brûlure. Il porte ses gants en nitrile bleu sous des gants de protection thermique. Ses gestes sont lents. Précis.

Sur la table, le sac bleu.

À trois mètres, Vogel est agenouillé. Ses mains sont liées dans le dos par des serre-câbles en nylon noir. Le plastique mord la chair des poignets. Vogel transpire malgré le froid. La sueur coule de ses tempes. Elle se mélange à l'eau de Cologne. L'odeur est écœurante. Un mélange de musc artificiel et de peur animale.

Elias ne regarde pas Vogel. Pas encore.

Il ouvre le sac bleu. Le curseur de la fermeture Éclair gémit. Le métal est givré.

Lucas apparaît.

Le visage est de marbre. Les lèvres sont violettes. La pupille droite est dilatée. La gauche est obstruée par un voile laiteux. Le trou dans la nuque est propre. Un cercle noir bordé de rouge sombre. Le sang a figé. Il ressemble à de la résine.

Elias prend une pelle en aluminium. Il puise dans le bac de glace carbonique. Il déverse les pellets sur le corps de son fils. Le bruit ressemble à celui de perles de verre tombant sur un cercueil.

— Qu'est-ce que tu fais ?

La voix de Vogel tremble. Elle manque de timbre. Les cordes vocales sont sèches.

Elias ne répond pas. Il continue son travail. Il recouvre les jambes. Le bassin. Le thorax. Il évite le visage. Il veut que Lucas reste visible. Un témoin muet.

Elias pose la pelle. Il se tourne vers Vogel.

— Relève-toi.

Vogel ne bouge pas. Ses yeux sont fixés sur le Beretta posé sur le plan de travail.

— Elias, écoute... C'était une erreur. Le gamin... il ne devait pas être là. Il a bougé. J'ai paniqué.

Elias s'approche. Il saisit Vogel par le col de sa veste en cachemire. Il le tire vers le haut. Les articulations de Vogel craquent. Il gémit.

— Debout.

Elias le pousse vers la table. Vogel trébuche. Ses genoux frappent le métal. Il regarde Lucas. Il détourne les yeux immédiatement.

— Regarde-le, dit Elias.

Le ton est plat. Aucun vibrato. Une machine qui énonce une procédure.

— Je ne peux pas, murmure Vogel.

Elias prend le scalpel sur le plateau d'inox. La lame est neuve. Il pose la pointe sous le menton de Vogel. Il appuie légèrement. Une goutte de sang perle. Elle glisse sur la lame, puis sur le col blanc de Vogel.

— Regarde-le.

Vogel obéit. Ses yeux se dilatent. Il fixe le tatouage du phare sur l'épaule de Lucas. Les pellets de glace commencent à fumer autour de la peau morte.

— Soixante-dix kilos, dit Elias. C'est le poids de la chair. C'est ce que tu as produit.

Elias range le scalpel. Il prend le Beretta. Il arme la culasse. Le bruit métallique claque dans le silence du sous-sol.

— Prends le sac.

Vogel secoue la tête.

— Mes mains... Elias, mes mains sont attachées.

Elias sort un couteau de poche. Il tranche le serre-câble. Les poignets de Vogel sont violets. Gonflés. Il frotte ses mains. Ses doigts tremblent comme des feuilles sous un ventilateur.

— Porte-le. Jusqu'à la cuve numéro quatre.

Vogel regarde la cuve. Elle est en polyéthylène haute densité. Capacité : cinq cents

litres. Elle est vide. Les parois intérieures sont tachées par les acides précédents. Une auréole jaunâtre marque le niveau du dernier traitement.

— Elias, s’il te plaît...

Elias pointe le canon entre les deux yeux de Vogel.

— Maintenant.

Vogel se penche. Il glisse ses bras sous le corps de Lucas. Le froid de la glace sèche lui brûle les avant-bras. Il grimace. Il soulève. Lucas est rigide. Le sac bleu glisse. Vogel doit resserrer sa prise. Il grogne sous l'effort.

Ses muscles se tendent. Son visage devient rouge. La veine de son front gonfle.

Elias marche derrière lui. Le Beretta à bout de bras.

— Marche.

Vogel fait un pas. Ses chaussures en cuir glissent sur le carrelage humide. Il manque de tomber. Il se rattrape à la table. Le corps de Lucas bascule légèrement.

— Ne le fais pas tomber, dit Elias. Si tu le fais tomber, je te tire dans la rotule. Et tu finiras le trajet en rampant.

Vogel pleure. C’est un bruit pathétique. Un sifflement dans les poumons. Les larmes tombent sur le plastique bleu du sac.

Ils arrivent devant la cuve numéro quatre.

— Pose-le sur le rebord, ordonne Elias.

Vogel obéit. Il hisse le corps. Il halète. L'odeur de la sueur de Vogel écrase maintenant celle de l'eau de Javel. C'est l'odeur de la fin.

— Ouvre la vanne de remplissage, dit Elias.

Vogel regarde les tuyaux au-dessus de la cuve. Il y a trois robinets rouges.

— Lequel ?

— Celui du milieu. Acide chlorhydrique. Concentration à 30 %.

Vogel hésite. Sa main reste suspendue dans les airs.

— Si je fais ça... tu me laisses partir ?

Elias ne répond pas. Il observe la sueur qui perle sur la nuque de Vogel. Il observe le tremblement de son deltoïde gauche.

— Ouvre la vanne.

Vogel tourne le robinet. Un bruit de suction emplit la pièce. Le liquide transparent commence à couler au fond de la cuve. L'odeur âcre de l'acide monte. Elle pique les yeux. Elle irrite la gorge.

— Maintenant, le corps, dit Elias.

Vogel regarde Lucas. Il regarde Elias.

— C'est ton fils, Elias. Ton propre fils. Tu ne peux pas faire ça. Pas lui.

— Ce n'est plus mon fils, dit Elias. C'est un dossier. C'est un oubli. C'est ta dette.

Elias avance d'un pas. Le canon du Beretta touche maintenant la tempe de Vogel.

— Mets-le dedans.

Vogel saisit le sac. Il le bascule. Le corps de Lucas glisse. Il tombe dans la cuve. Le choc produit une éclaboussure. Quelques gouttes d'acide sautent sur le visage de Vogel.

Il hurle. Il porte ses mains à ses joues. La peau commence à blanchir instantanément. Les pores se consomment.

— Ça brûle ! Elias ! Ça brûle !

Elias regarde la cuve. Le corps de Lucas flotte un instant, puis commence à s'enfoncer. La glace sèche réagit violemment avec l'acide. Un bouillonnement blanc se forme. Des vapeurs toxiques saturent l'air.

Elias attrape Vogel par les cheveux. Il le force à regarder l'intérieur de la cuve.

— Regarde le travail, Vogel. C'est ce que tu as commandé. La disparition totale. La dissolution des preuves.

Vogel se débat. Il est fort. La panique lui donne une énergie de damné. Il essaie de frapper Elias au visage.

Elias esquive. Il frappe Vogel au foie avec la crosse du Beretta.

Vogel se plie en deux. L'air sort de ses poumons dans un sifflement rauque. Il tombe à genoux.

Elias récupère une chaîne de levage qui pend au plafond. Il l'enroule autour de la cheville de Vogel. Il verrouille le mousqueton.

— Qu'est-ce que tu fais ? Non... Elias ! Non !

Vogel essaie de ramper. La chaîne se tend.

Elias va vers le tableau de commande. Il appuie sur le bouton "Montée".

Le moteur électrique ronronne. La chaîne se tend. Vogel est soulevé par la jambe. Il hurle. Sa tête frappe le carrelage. Il est hissé à la verticale, tête en bas.

Le palan se déplace sur le rail. Vers la cuve.

Vogel oscille. Ses bras battent l'air. Il essaie d'attraper la chaîne. Il n'y arrive pas.

Le palan s'arrête juste au-dessus du bouillonnement acide.

Les vapeurs montent directement au visage de Vogel. Ses yeux deviennent rouges. Il ne peut plus respirer. Il suffoque. Ses cris deviennent des gargouillis.

Elias s'approche du bord de la cuve. Il regarde Lucas. Le sac bleu a fondu. La chair de son fils commence à se détacher des os. Le phare sur l'épaule se déforme. Il disparaît dans une écume grise.

Elias sort son carnet. Le stylo bille.

Il écrit.

Lucas. 23 ans. 9mm nuque.

Il regarde Vogel. Le client est en train de perdre connaissance à cause des émanations.

— Tu voulais que Lucas disparaisse, murmure Elias. C'est une excellente idée. On va vous mélanger.

Elias appuie sur le bouton "Descente".

La chaîne se détend.

Les cheveux de Vogel touchent d'abord le liquide. Puis son front.

Ses hurlements reprennent. Ils sont étouffés par le bouillonnement.

Elias ne détourne pas les yeux. Il observe la réaction chimique. Il observe la transformation de la matière. La peau devient gélatine. Les muscles se liquéfient.

Le niveau de la cuve monte.

Vogel est immergé jusqu'aux épaules. Ses mains frappent les parois en plastique de la cuve. Un bruit sourd. Rythmique.

Puis, le silence.

Seul le bruit du remplissage d'acide continue.

Elias attend que le corps de Vogel soit entièrement sous la surface. Il ferme la vanne.

Il prend le couvercle de la cuve. Il le pose. Il verrouille les loquets de sécurité.

L'odeur est insupportable. Elias remet son masque à gaz.

Il regarde sa montre. 04h15.

Dans deux heures, le Syndicat enverra un chauffeur pour récupérer les résidus. Ils ne poseront pas de questions. Ils ne comptent jamais les seaux.

Elias reprend son carnet.

Il écrit la ligne suivante.

Vogel. 48 ans. Dissolution totale.

Il range le carnet dans sa poche intérieure.

Le Bocal est calme. Le transformateur bourdonne toujours.

Elias prend un balai-brosse. Il ouvre le robinet d'eau chaude. Il commence à nettoyer le sang de Vogel sur le carrelage. Il frotte avec méthode. De la périphérie vers le siphon central.

L'eau rosie s'écoule.

Elias s'arrête un instant. Il regarde ses mains.

Elles ne tremblent pas. Elles sont froides comme le béton.

Il reste Keller.

Le nom résonne dans sa tête comme un coup de feu.

Elias reprend son nettoyage. La brosse gratte le carrelage.

Le poids de la chair a disparu. Il ne reste que le poids de la suite.

Il ne reste que le vide.

Elias frotte. Jusqu'à ce que le blanc revienne. Jusqu'à ce que le Bocal soit prêt pour le prochain.

La nuit n'est pas finie.

La vengeance est une procédure chirurgicale. Et Elias vient de faire la première incision.

Chapitre 16

L'ÉPURATION

05h45.

Le cadran numérique à diodes rouges pulse sur le mur carrelé. Le transformateur du sous-sol émet un grésillement linéaire. Un bourdonnement de ruche électrique qui sature le silence. L'extracteur d'air tourne à plein régime, mais l'odeur de Vogel persiste. Une fragrance acide, mélange de soufre et de détergent industriel.

Elias est immobile. Il est assis sur un tabouret en inox, à l'ombre de la cuve numéro 3.

Il démonte son Beretta 92FS. Les pièces sont étalées sur un chiffon gras. Culasse. Ressort récupérateur. Canon. Carcasse. Il vérifie l'état du percuteur. Il applique une goutte d'huile sur les glissières. Ses gestes sont automatiques. C'est une chorégraphie apprise il y a trente ans.

Il remonte l'arme. Le claquement du métal qui se verrouille est net. Un son définitif.

Il engage un chargeur de quinze cartouches. Calibre 9mm Parabellum. Balles à tête creuse. Il tire la culasse vers l'arrière. Une cartouche monte en chambre. Il engage la sécurité, puis la retire aussitôt. L'arme est prête.

Il regarde ses mains. Le vernis de l'eau de Javel a blanchi ses cuticules. Les nerfs sous la peau sont des câbles d'acier sous tension. Aucune oscillation.

Le bruit vient d'en haut.

Un grincement de métal lointain. Le moteur de l'ascenseur de service s'enclenche. Les câbles se tendent dans la gaine.

05h48.

Le Syndicat est en avance. Ce n'est pas le chauffeur habituel. Le ramassage est prévu pour 06h00. Une avance de douze minutes signifie une inspection. Ou une exécution.

Elias se lève. Il ne fait aucun bruit. Ses chaussures à semelles de gomme n'émettent aucun frottement sur le carrelage humide. Il éteint le néon central. Le Bocal plonge dans une pénombre bleutée, seulement percée par la lueur rouge de l'horloge.

Il connaît la topographie du lieu par cœur. Les angles morts. Les zones de réverbération sonore. Les fuites de vapeur.

Il se déplace vers le fond du local, derrière le bloc des compresseurs. C'est une zone de bruit blanc. Idéal pour masquer une respiration.

L'ascenseur s'arrête. Le choc sourd de la cabine contre les butées en caoutchouc. Les portes coulissent.

Deux paires de bottes. Cuir lourd. Pas cadencés.

Elias observe par l'interstice entre deux conduits de refroidissement.

Le premier homme sort. Grande silhouette. Manteau de laine sombre. Il tient un fusil à pompe Remington 870, canon scié. Un outil de nettoyage à courte portée.

Le deuxième suit. Plus petit. Nerveux. Il manipule une lampe torche tactique. Le faisceau balaie le Bocal. Il découpe les cuves HDPE, les siphons, le bureau en Formica.

— Elias ?

La voix du petit est haut perchée. Elle trahit une accélération du rythme cardiaque.

Elias ne répond pas. Il ajuste sa prise sur la crosse du Beretta. Son pouce effleure le pontet.

Les deux hommes s'avancent vers le centre de la pièce. Ils s'arrêtent près de la cuve de Vogel. Le grand renifle.

— Ça pue plus que d'habitude ici, lance le grand.

— C'est l'acide, répond le petit. Le vieux a dû forcer sur la dose.

Le faisceau de la lampe s'arrête sur le carrelage. Là où Elias a frotté pendant une heure. Le blanc est trop blanc. Trop propre. Une anomalie dans un abattoir.

— Hé, regarde ça.

Le grand se penche. Il inspecte le siphon central.

Elias sort de l'ombre des compresseurs. Il est à six mètres.

Le petit tourne sa torche vers le fond du local. Le faisceau percute le visage d'Elias.

— Il est là !

Le grand tente de redresser son Remington. Le mouvement est lent. Trop d'inertie.

Elias presse la détente. Deux fois.

Le premier projectile percute le thorax du grand. Le choc hydrostatique stoppe sa progression. La balle déchire le sternum, traverse le péricarde et ressort entre les omoplates.

Le deuxième projectile frappe l'épaule droite du petit, juste au moment où il lâche sa lampe.

Le grand s'effondre en arrière. Son crâne heurte le rebord d'une cuve. Un bruit de pastèque qui éclate. Il ne bouge plus.

Le petit hurle. Il est au sol. Il rampe vers l'ascenseur, sa main gauche comprimant son épaule sectionnée. Le sang est noir sous la lumière rouge de l'horloge. Il pompe. Litre après litre.

Elias s'approche. Il marche avec une lenteur calculée.

Le petit essaie d'atteindre son arme à la ceinture. Ses doigts glissent sur le cuir imprégné de sang.

— Non... Elias... Attends...

Elias s'arrête à deux mètres. Il regarde le visage de l'homme. C'est un sous-fifre du Syndicat. Un exécutif de bas étage. Il s'appelle probablement Greg ou Stan. Un nom interchangeable.

— Qui vous a envoyés ? demande Elias.

Sa voix est un rasoir sur du verre.

— Keller... C'est Keller... Il voulait être sûr.

Elias hoche la tête.

— Vogel vous a dit quoi ?

Le petit tremble. Un spasme parcourt ses jambes. Le choc hypovolémique s'installe. Sa peau devient grise.

— Rien... Il n'a rien dit... Keller a dit que t'étais devenu instable. Que tu posais trop de questions sur le gamin au phare.

Elias resserre les doigts sur la détente.

— Le gamin s'appelait Lucas.

Le petit ouvre la bouche pour répondre. Un filet de bave sanglante coule sur son menton.

Elias tire. Une seule fois.

Le projectile entre par le front, juste au-dessus de l'arcade sourcilière. La tête du petit bascule vers l'arrière. Un impact propre. Pas de sortie. Le cerveau a absorbé toute l'énergie cinétique.

Silence.

Seul le ronronnement des compresseurs subsiste.

Elias regarde sa montre. 05h53.

Il a sept minutes avant l'arrivée potentielle du vrai chauffeur de 06h00. S'il existe encore.

Il range son Beretta. Il ne ressent rien. Ni joie, ni décharge d'adrénaline. Juste la satisfaction d'un travail bien exécuté. Une procédure de maintenance.

Il saisit le grand par les chevilles. Il le traîne vers la cuve numéro 4. Celle qui est vide. Le corps laisse une traînée sombre sur le carrelage.

Il hisse le cadavre. Il est lourd. Près de cent kilos. Elias utilise l'effet de levier sur le rebord de la cuve. Le corps bascule à l'intérieur dans un bruit sourd de viande contre plastique.

Il revient vers le petit. Il le saisit par le col. Il le jette dans la même cuve.

Il ouvre la vanne d'acide chlorhydrique.

Le liquide transparent commence à remplir le réservoir. Les premières fumées blanches s'élèvent. La réaction chimique est immédiate. Les vêtements commencent à fumer. La peau se boursoufle.

Elias referme le couvercle de la cuve. Il verrouille les loquets.

Il reprend son balai-brosse.

Il ouvre le robinet d'eau chaude. La vapeur envahit la pièce.

Il frotte le sang des deux hommes. Il utilise un mélange de soude et d'eau de Javel concentrée. Les taches s'effacent. Le rouge devient rose, puis translucide, avant de disparaître dans le siphon.

Il ramasse les douilles. Trois morceaux de laiton brillant. Il les glisse dans sa poche.

Il ramasse la lampe torche et le Remington scié. Il les dépose sur son plan de travail. Il les nettoiera plus tard. Ou il les jettera dans la Seine.

05h58.

Le Bocal est de nouveau stérile. Les néons sont rallumés.

Elias se tient devant le miroir piqué au-dessus du lavabo. Il ajuste son tablier en caoutchouc. Il se lave les mains au savon industriel. Il frotte sous ses ongles avec une petite brosse dure.

Il se regarde dans les yeux. Ils sont vides. Deux trous noirs dans un visage de ciment.

Le bruit de l'ascenseur revient.

Cette fois, c'est le rythme lourd. Le vrai camion de ramassage.

Elias prend son carnet dans sa poche intérieure. Il ouvre à la page du jour.

En dessous de *Vogel*, il ajoute deux lignes.

Nettoyeur 1. 100 kg. Dissolution en cours.

Nettoyeur 2. 75 kg. Dissolution en cours.

Il range le stylo.

Il entend les portes de l'ascenseur s'ouvrir. Des pas familiers. Le chauffeur habituel. Un homme qui ne regarde jamais autour de lui. Un homme qui veut juste finir sa tournée.

Elias sort de l'ombre. Il se tient au milieu du Bocal, les bras ballants, les mains propres.

— T'es en retard, dit Elias au chauffeur qui entre.

L'homme sursaute. Il regarde l'horloge.

— Il est six heures pile, Elias. Calme-toi.

— J'ai trois seaux pour toi. Les résidus de la semaine.

— Ok. On charge.

L'homme ne remarque pas l'odeur plus forte. Il ne remarque pas la légère brume acide qui flotte encore près du plafond. Il ne remarque pas les trois impacts de balles que Elias a masqués en déplaçant un chariot de bidons vides.

Elias aide l'homme à charger les seaux de polyéthylène scellés. Les restes des contrats précédents. De la bouillie humaine neutralisée.

L'ascenseur remonte.

Elias reste seul.

Il regarde la cuve numéro 4. Elle vibre légèrement sous l'effet de la réaction exothermique. La chaleur se propage à travers les parois.

Il lui reste Keller.

Le sommet de la pyramide.

Elias retire son tablier. Il retire ses gants. Il prend sa veste de cuir sombre.

Il ne va pas attendre le prochain cadavre.

Il sort une clé USB de sa poche. Celle qu'il a extraite de l'estomac de Lucas avant de

le dissoudre. Il la fait rouler entre ses doigts.

Il connaît l'adresse de Keller. Un appartement sur les hauteurs de Saint-Cloud. Des baies vitrées. De la sécurité privée.

Elias vérifie son chargeur de rechange.

Il éteint la lumière du Bocal.

Il ne reviendra pas ici.

Il monte dans l'ascenseur.

La chasse est terminée. L'épuration commence.

Chapitre 17

DISSOLUTION FINALE

Le Bocal est une boîte de céramique blanche. 42 mètres carrés. Quatre cuves en polyéthylène haute densité (PEHD). Un siphon central. Une odeur de mort propre.

Vogel est allongé sur le sol. Ses poignets sont serrés par des liens Rilsan. Le plastique mord le derme. La peau est violacée. Vogel respire par saccades. Un râle sec. Le ruban adhésif toilé recouvre sa bouche. Ses yeux sont des globes de terreur pure. Ils roulent dans leurs orbites. Ils cherchent une issue. Il n'y en a pas.

Elias vérifie les niveaux.

Cuve numéro 4. Capacité : 500 litres. Il tourne la vanne d'arrivée d'eau. Le liquide coule. Un bruit de fontaine dans un abattoir. Elias mesure la température. 12 degrés Celsius. Il ajoute les additifs. Stabilisateurs. Tensioactifs.

Il ne regarde pas Vogel. Vogel est une variable. Un volume de 85 kilogrammes. Une masse organique à traiter.

Elias enfle son tablier de vinyle lourd. Il ajuste son masque panoramique. Double cartouche. Vapeurs organiques et acides. Le caoutchouc plaque sur ses pommettes. Le monde devient un silence filtré. Seul le bruit de sa propre respiration. Un rythme de métronome.

Il saisit le premier bidon d'acide sulfurique concentré. 98 %. Le logo "Corrosif" est une main dévorée jusqu'à l'os. Elias dévisse le bouchon. L'opercule claque.

Vogel commence à s'agiter. Ses talons frappent le carrelage. *Tac. Tac. Tac.* Un morse désespéré. Elias pose le bidon. Il s'approche. Vogel urine. Une tache sombre s'étend sur son pantalon en laine froide. L'odeur de l'ammoniaque se mélange à celle du Javel.

Elias se penche. Il saisit Vogel par le col de sa veste. Il le traîne. Le corps est un poids mort. Elias a la force des hommes qui ne dorment plus. Il soulève Vogel. Il le bascule au-dessus de la cuve.

Vogel hurle derrière l'adhésif. Le son est étouffé. Une vibration sourde. Un animal qu'on égorge dans une cave isolée.

Elias le lâche.

Vogel frappe l'eau. Une éclaboussure froide. Il tente de se redresser. Ses mouvements sont désordonnés. Ses genoux glissent sur le fond en pente de la cuve. Elias prend la perche en acier inoxydable. Il appuie sur l'épaule de Vogel. Il le maintient sous la surface de l'eau.

Vogel se débat. Des bulles d'air s'échappent de son nez. Ses yeux fixent Elias à travers la paroi translucide du PEHD. Elias ne cille pas. Ses mains sont stables sur la perche.

Il commence à verser l'acide.

Le liquide épais coule le long de la paroi. Il rencontre l'eau. La réaction est immédiate. Exothermique. La température monte en flèche. 40 degrés. 60 degrés. 90 degrés. L'eau se met à bouillir sans flamme.

Une brume opaque sature l'intérieur de la cuve. Vogel ne se débat plus avec la même vigueur. La chaleur attaque les terminaisons nerveuses. Les protéines coagulent. La peau se détache en lambeaux blanchâtres. Le derme cuit.

Elias vide le deuxième bidon. Puis le troisième.

Le silence revient dans le Bocal. Seul le bouillonnement de la soupe chimique. L'acide sulfurique déchire les liaisons moléculaires. Il s'attaque au carbone. Vogel change de couleur. Le rose devient gris. Le gris devient brun. Le brun devient noir.

La chair se liquéfie. Les graisses saponifient. Une écume jaunâtre flotte à la surface.

Elias retire son masque un instant pour ajuster le ventilateur d'extraction. Le moteur siffle. Un gémissement mécanique. Il remet le masque. Il prend une spatule longue en Téflon. Il remue doucement. Il faut éviter les grumeaux. L'homogénéité est la clé d'une dissolution totale.

Il regarde sa montre. 04h45.

Le squelette résiste plus longtemps. Le calcium est une structure tenace. L'acide ronge les épiphyses. Les articulations cèdent. Les fémurs se détachent du bassin. Ils coulent au fond, tels des débris de naufrage.

Elias observe le processus. Il n'éprouve pas de satisfaction. Juste le sentiment d'un travail rigoureux. Une procédure standardisée. Vogel n'est plus un homme. Il est un état de la matière. Une suspension de carbone et de sels minéraux.

Lucas avait un phare tatoué sur l'épaule. Elias l'a vu disparaître en premier quand il a traité le corps de son fils. L'encre noire s'est dispersée comme une volute de fumée sous l'eau. Vogel, lui, n'a rien. Sa peau est anonyme. Sa mort est administrative.

05h15.

La cuve contient un liquide sombre, visqueux. La "soupe noire".

Elias ouvre la vanne de neutralisation. Il injecte de la soude caustique. La réaction produit de la vapeur. Le pH remonte. De 1 à 7. Le liquide devient inerte. Une boue saline.

Il active la pompe de vidange.

Le tuyau de gros calibre tressaute. Le liquide est aspiré vers le collecteur de résidus chimiques. Vogel quitte le Bocal par un tube de plastique. Il va rejoindre les cuves de stockage sous l'entrepôt.

Elias prend le jet d'eau haute pression. Il rince la cuve. Les parois redeviennent blanches. Il n'y a plus de trace de sang. Plus de trace de cheveux. Plus de trace d'existence.

Il nettoie le sol. Il dirige le jet vers le siphon. Les résidus de l'urine de Vogel disparaissent dans la grille.

Elias range les bidons vides. Il les empile avec une précision géométrique.

Il retire son tablier. Il le suspend à son crochet. Il retire ses gants. Ses mains sont sèches. Le froid de l'entrepôt pénètre dans le Bocal.

Il s'assoit sur son tabouret de métal.

Le silence est total.

Il sort la clé USB de sa poche. L'objet est petit. Noir. Il contient les noms. Les comptes. Les preuves de la corruption de Keller. Le carburant pour la suite.

Elias regarde l'horloge. 05h50.

Le chauffeur va arriver. Le ramassage des résidus.

Elias se lève. Il n'a pas de fatigue. Il n'a plus de passé. Il n'a qu'une trajectoire.

Il prend son Beretta sur le plan de travail. Il vérifie la chambre. Une cartouche est engagée. Il engage le cran de sûreté. Il glisse l'arme dans son holster de ceinture.

Il prend sa veste de cuir. L'odeur du tabac froid et du cuir tanné masque celle de l'acide.

Il éteint les néons.

Le Bocal plonge dans le noir. Les cuves en PEHD sont des fantômes blancs dans la pénombre.

Elias traverse l'entrepôt frigorifique. Les carcasses de bœuf pendent aux rails. Elles oscillent légèrement. Un balancement de pendules charnus. Le froid lui pique les yeux. C'est une sensation familière. Une sensation de vie.

Il atteint l'ascenseur de service. Il appuie sur le bouton. Le moteur grogne dans la cage.

Les portes s'ouvrent.

Il monte.

Le sous-sol disparaît. La surface l'attend. Pantin s'éveille sous une pluie fine. Une lumière grise. La couleur de sa nouvelle vie.

Elias marche vers son utilitaire garé au fond de la cour. Il ne se retourne pas. Il sait ce

qu'il laisse derrière lui. Rien.

Le néant est sa seule signature.

Il monte dans le véhicule. Il insère la clé dans le contact. Le moteur diesel tousse. Il vibre. Elias passe la première.

Il a l'adresse de Saint-Cloud gravée dans sa mémoire.

Keller est au sommet. Elias est à la base.

La base va faire s'effondrer le sommet.

Il quitte l'entrepôt. Les pneus crissent sur le bitume mouillé.

La chasse est terminée. L'épuration commence.

Chapitre 18

06:00 - CRÉMATION

05:42.

Le Bocal est silencieux. L'air est saturé d'effluves de chlore et de mort froide. Elias se tient au centre de la pièce. Ses bottes en caoutchouc grincent sur le carrelage blanc. Il porte deux jerricans en plastique rouge. Vingt litres d'essence dans chaque main. Le poids est équilibré. Les muscles de ses avant-bras sont des cordes d'acier sous la peau tannée.

Il commence par le fond. La zone de découpe.

Il dévisse le bouchon du premier jerrican. L'odeur de l'octane écrase celle de l'eau de Javel. C'est une agression chimique. Il incline le bidon. Le liquide ambré se déverse sur la table en inox. Il coule le long des rigoles. Il tombe sur le sol avec un clapotis sourd. Elias recule. Il dessine des arabesques d'hydrocarbures sur les murs, sur les tabliers de plastique, sur les étagères remplies de flacons d'acide.

Il vide le premier jerrican. Le plastique vide résonne contre le sol.

Il ouvre le second. Il s'attaque aux cuves en polyéthylène. Il asperge les couvercles. Il arrose les câbles électriques qui courent le long du plafond. Il connaît la conductivité. Il connaît le point d'auto-inflammation. Il veut un brasier total. Une éradication moléculaire.

05:51.

Le sol est une patinoire inflammable. Elias rejoint l'ascenseur de service. Il transporte un dernier sac. Long. Lourd. Lucas.

Il dépose le corps dans l'utilitaire. L'habitacle sent le vieux tabac et le métal froid. Il installe le sac sur le plancher arrière, calé entre deux caisses de matériel. Il recouvre le corps d'une bâche en toile épaisse. Pas de plastique. Le plastique fond et colle. La toile brûle proprement.

Il remonte au rez-de-chaussée. L'entrepôt frigorifique.

Les carcasses de bœuf pendent, immobiles. Elias marche entre les rangées de viande. Il atteint les vannes de gaz du système de chauffage d'appoint. Il les ouvre au maximum. Le sifflement est immédiat. Une fuite contrôlée. Le gaz sature le volume d'air.

05:58.

Le bruit du camion de ramassage résonne dans la cour. C'est un Mercedes Actros de seize tonnes. Le moteur diesel gronde. Les freins à air compriment l'atmosphère dans un sifflement strident.

Elias observe par la fente d'un volet roulant.

Deux hommes descendent. Gilets orange fluo. Bandes réfléchissantes. Ils ne regardent pas le bâtiment. Ils manipulent les bennes avec des gestes mécaniques. Ils sont les rouages d'une machine qui ignore sa propre fin. Ils vident les résidus organiques. Les déchets de la ville. Les restes de la nuit.

Elias attend. Son rythme cardiaque est stable. Soixante-deux battements par minute.

Le camion finit sa manœuvre. Il recule. Les bips de recul percent le silence de la zone

industrielle. Le hayon hydraulique se referme avec un choc sourd. Les ouvriers remontent en cabine. Le Mercedes s'éloigne. Les feux rouges disparaissent au tournant de l'avenue Jean Lolive.

06:03.

C'est le moment.

Elias retourne à l'entrée du Bocal. Il sort un briquet Zippo de sa poche. L'acier brossé est tiède. Il fait jouer la molette. La flamme danse. Une lueur jaune dans le noir.

Il ne regarde pas derrière lui. Il ne pense pas aux années passées dans cette cave. Il ne pense pas aux corps qu'il a effacés. Il n'est plus le préparateur. Il est l'étincelle.

Il lâche le briquet.

Le contact entre la flamme et les vapeurs est instantané. Une déflagration sourde. Un "souffle" qui lui plaque ses vêtements contre la peau. Le feu se propage selon une logique géométrique. Il suit les lignes d'essence qu'il a tracées. Le bleu de la combustion initiale vire au orange vif. Les cuves en plastique commencent à se déformer. Elles pleurent des larmes de polymère en feu.

Elias franchit la porte coupe-feu. Il la verrouille de l'extérieur.

Il traverse l'entrepôt à grands pas. Le gaz accumulé au plafond commence à s'enflammer. Des poches de feu rampent au-dessus des carcasses de bœuf. La viande grésille. L'odeur change. Ce n'est plus le froid. C'est le rôtissage.

Il sort par le quai de déchargement. Il saute dans l'utilitaire.

Il démarre.

Il quitte la cour au moment où les vitres du premier étage éclatent sous la pression thermique. Le verre vole en éclats de diamant noir sur le bitume. Une colonne de fumée grasse s'élève vers le ciel gris de Pantin.

Elias prend l'A86. Direction l'Ouest.

Le trajet est une ligne droite. Le GPS affiche 184 kilomètres. Dieppe.

Il roule à 110 km/h. Constant. Il évite les radars. Il évite les regards. Dans le rétroviseur, la silhouette de l'utilitaire est banale. Un artisan parmi d'autres. Un homme qui transporte sa vie dans un sac de toile.

Il traverse le Vexin. Le brouillard s'accroche aux champs de colza. Les arbres sont des squelettes qui défilent. Elias garde les mains sur le volant. Position dix heures dix. Ses jointures sont blanches.

Il ne met pas la radio. Le silence est sa seule prière.

Derrière lui, Lucas est immobile. Le poids du corps stabilise le véhicule dans les courbes. Elias sent la présence du fils. Ce n'est pas une émotion. C'est une masse. Un centre de gravité.

08:14.

L'odeur de l'iode remplace celle de la suie.

Dieppe apparaît. Une ville de briques et de vent. Elias ne s'arrête pas au port. Il continue vers le nord. Les falaises d'Albâtre. Il cherche une rampe d'accès. Un chemin de galets loin des promeneurs.

Il trouve une brèche dans la falaise près de Pourville. Une descente de service pour les bateaux de pêche. Le panneau indique "Accès interdit". Il s'en moque.

Il engage l'utilitaire sur les galets. Les pneus crissent. Le châssis souffre. Il s'arrête à dix mètres de l'écume.

La Manche est grise. Une plaque d'étain agitée. Le vent du large gifle le pare-brise.

Elias descend. Il ouvre les portes arrière.

Il sort le corps. Lucas est léger. La mort a évaporé son poids d'homme. Elias le porte dans ses bras. Il marche sur les galets. Chaque pas est un effort. Le sol se dérobe. Il atteint un renforcement de la falaise, à l'abri du regard des villas sur les hauteurs.

Il prépare le bûcher.

Il ramasse du bois flotté. Des branches polies par le sel. Des morceaux de palettes échouées. Il empile le bois avec méthode. Une structure en croix. Il crée un appel d'air à la base. Technique de scout. Technique de survie.

Il dépose Lucas au sommet de la pile.

Il retire la toile.

Le visage de Lucas est figé. Le phare sur son omoplate semble regarder l'horizon. La mer. Le seul endroit où l'on ne peut rien enterrer.

Elias sort une fiole de sa poche. Pas de l'essence, cette fois. De l'alcool pur. Il en verse sur le bois. Il en verse sur les vêtements de son fils. Il en garde un peu pour ses propres mains. Pour nettoyer le sang invisible.

Il gratte une allumette.

Le vent manque de l'éteindre. Il protège la flamme entre ses paumes. Il l'approche du bois.

Le feu prend lentement. Le bois flotté est sec, imprégné de sel. Les flammes sont vertes et bleues. Elles lèchent les chevilles de Lucas. Elles montent. Elles entourent le corps d'une armure de lumière.

Elias recule de trois pas.

Il observe la crémation. La peau noirclit. Elle craque. Elle révèle la structure interne. Les muscles. Les tendons. Le calcaire des os. La fumée est blanche. Elle se mélange au brouillard marin. Elle monte vers les nuages.

Elias reste debout. Les mains dans les poches de sa veste de cuir.

Il ne pleure pas. Les larmes sont un gaspillage de fluide. Il regarde le processus chimique. La transformation de la chair en carbone. La transformation de la mémoire en cendre.

Le feu dure deux heures.

Le soleil tente de percer la couche grise. Une lumière diffuse. Sans chaleur.

À 10h45, il ne reste qu'un tas de braises rouges au creux de la falaise. Les os les plus gros sont calcinés. Fragiles. Elias prend une pelle dans son utilitaire. Il ramasse les restes. Il les dépose dans un seau en métal.

Il marche vers l'eau.

Il s'avance jusqu'à ce que l'écume submerge ses bottes. L'eau est glacée. Elle mord le caoutchouc.

Il plonge ses mains dans le seau. Il prend une poignée de cendres et de fragments d'os. Il les jette face au vent.

La poussière grise flotte un instant avant d'être absorbée par la vague.

Il répète le geste.

Poignée après poignée.

Le phare sur l'omoplate a disparu. Le 9mm n'existe plus. Vogel n'est plus qu'une tache sur un carrelage à Pantin. Keller est une ligne de plus sur un rapport de police.

Elias vide le seau.

Le dernier fragment disparaît dans le ressac.

Il est seul sur la plage. Le vent a forci. Il emporte l'odeur de la crémation vers le large.

Elias regarde ses mains. Elles sont propres. Trop propres.

Il retourne à l'utilitaire. Il pose le seau vide à l'arrière.

Il monte en cabine. Il regarde le siège passager. Vide.

Il insère la clé. Le moteur diesel tousse. Il vibre.

Elias passe la première.

Il ne rentrera pas à Pantin. Pantin est un trou noir. Pantin est une cendre.

Il engage le véhicule sur la rampe. Il remonte vers la route côtière. Il tourne à gauche.
Vers le nord.

Il roule.

Le réservoir est à moitié plein.

Il n'a plus de journal. Il n'a plus de noms.

Il n'a qu'une trajectoire.

L'horizon est une ligne droite. Grise. Infinie.

Elias appuie sur l'accélérateur.

Le passé est un résidu.

Le futur est une page blanche.

Il disparaît dans la brume.

Fin de mission.

FIN

Merci d'avoir lu "CHAIR"

Une œuvre écrite par Marcus V.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)